LES RAPPORTS HUMAINS DANS NINI ET MAIMOUNA

D'ABDOULAYE SADJI

MARIA UZONWA IWEZE

Presented to the Postgraduate School, Ahmadu Bello University, Zaria, in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts (French).

Ahnadu Bello University, Zaria.

June, 1983.

DECLARATION

I hereby declare that this thesis has been solely conceived and executed by me and that it has not been presented in any previous application for a higher degree. All quotations and sources of information are to the best of my knowledge duly and specifically acknowledged in the references.

June 1983

MARIA UZONWA IWEZE.

REMERCIEMENTS

J'ai une dette de reconnaissance envers un si grand nombre de personnes qu'il m'est impossible d'en dresser ici la liste. Je ne saurais néanmoins passer sous silence quelques noms.

M. Rigobert Ladipo, qui a supervisé d'une façon exemplaire ce mémoire, a été pour moi d'un secours inestimable. Je lui dois un remerciement spécial.

Je remercie aussi Firine Adelugba qui a bien voulu relire ce travail et me faire d'utiles observations; et d'une façon générale tous les membres du Département de Français.

Pendant mon bref séjour de recherches à Dakar, le Docteur Elie Ladipo m'a aidée à obtenir de précieux documents à la bibliothèque de l'Université de cette ville. Qu'il trouve ici l'expression de ma sincère gratitude.

Enfin, je ne saurais oublier mon mari, Elisée Soumonni dont l'aide, sous des formes diverses, m'a été précieuse.

ABSTRACT

This work is concerned with the study of human relationships in the two novels of Abdoulaye Sadji, *Nini* and *Mai'mouna*. It highlights the author's preoccupations with the changes taking place in the Senegalese society of his tine, that is, the first half of the twentieth century.

The first Chapter deals with *Nini* showing the relationships of the Mulatoes, represented by Nini, with their families, their peer group, and the other social groups of Saint-Louis, that is, the Whites and the Blacks. It emphasizes the fact that the Blacks were beginning to take over power in the saint-louisian society while the mulatoes were losing their former priviledged situation, a development which they were refusing to accept.

The se cond Chapter is a study of the "behaviour of the emerging bourgeoisie of Dakar in *Matmouna*, its relationship with the other social groups and its attitude vis-a-vis the western and islamo-senegalese cultures.

In Chapter 3, the similarities and differences in the two novels are examined. The two novels were written in the some colonial period and describe the

sane senegalese society. Nevertheless, they deal with characters from different racial backgrounds who evolve in different social milieus.

The fourth Chapter is a study of some of the literary movements that influenced Sadji in his two novels and some of the narrative techniques that he used in transmitting his message. It is argued that the work of Sadji is largely influenced by the French realist novel of the nineteenth century, the French poetry of the same century and the Negritude movement of the twentieth century. It is also argued that he has been able to use competently certain techniques like that of contrast, of description and of language.

TABLE DES MATIERES

	PAGE
DECLARATION	ii
REMERCIEMENTS	iii
ABSTRACT	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	10
LES RAPPORTS HUMAINS DANS NINI	
(a) Rapports familiaux	11
(b) Rapports à l'intérieur de la communauté métisse	20
(c) Rapports entre différents groupes sociaux	28
(d) Religion et rapports humains ..	40
CHAPITRE II	
LES RAPPORTS HUMAINS DANS MAÏMOUNA	
(a) Rapports familiaux	49
(b) Rapports à l'intérieur d'un même groupe social	64
(c) Rapports entre différents groupes sociaux	72
(d) Religion et rapports humains ..	86

CHAPITRE III 94

SIMILITUDES ET DISSIMILITUDES DANS NINI ET MAÏMOUNA

(a) Les Cadres de vie 94

(b) Rapports familiaux 100

(c) Rapports à l'intérieur de chaque groupe social 106

(d) Religion et rapports humains .. 113

CHAPITRE IV 119

INFLUENCES LITTERAIRES ET TECHNIQUES NARRATIVES CHEZ SADJI

(a) L'Héritage réaliste 119

(b) L'Auteur-narrateur 125

(c) Jeu de contrastes 127

(d) La Description 131

(e) La Nature comme cadre poétique de l'action 133

(f) Langage 141

CONCLUSION 151

BIBLIOGRAPHIE 155

INTRODUCTION

Abdoulaye Sadji est né en 1910 à Rufisque dans une famille musulmane. Fils de marabout, il a fréquenté l'école coranique, puis l'école primaire française à Rufisque. Ses ouvrages comprennent deux romans:

Nini (1947)[1] et Maïmouna (1953);

des nouvelles:

Tragique Hyménée (1948), Un Rappel de solde (1957), Modou-Fatim (1960), et Tounka (1965);

et un recueil de contes:

La Belle Histoire de Leuk-le-Lièvre (1953) écrit en collaboration avec L.S. Senghor.

Il y a relativement peu d'études spécialement consacrées à Sadji contrairement à d'autres écrivains d'expression française comme Sembène Ousmane, Camara Laye, Mongo Béti et Bernard Dadié. Encore ne s'agit-il généralement que d'aperçus généraux sur son oeuvre. Dans la plupart des cas, cet auteur apparaît dans des anthologies sur la littérature africaine de langue française où quelques pages, voire quelques lignes lui sont consacrées.

C'est ainsi que dans son panorama, Nantet[2] ne donne qu'un résumé de Nini et de Maïmouna. Justin[3] fait de même avec en plus une brève biographie de Sadji.

---

1. La publication de Nini a commencé dans le tout premier numéro de Présence Africaine en 1947 mais c'est l'édition de 1954 que nous allons utiliser pour ce travail.

2. Jacques Nantet, Panorama de la littérature noire d'expression française (Paris: Fayard, 1972).

3. Andrée Justin, Anthologie africaine des écrivains noirs d'expression française (Paris: Hachette, 1962).

Comment Sadji est-il généralement interprété dans ces anthologies? Certains critiques lui accordent, à contre-coeur, pourrait-on dire, quelques mérites mais leur but est de montrer ses limites. Ils se contentent de faire un résumé de ses ouvrages et de porter un jugement de valeur. C'est le cas de Blair, de Brench et de Dathorne. Blair consacre trois pages de son anthologie à Sadji. Selon elle, Nini est

> ideologically and morally ambiguous...(and) stylistically an unsatisfactory work 4.

Elle accepte que Maïmouna est mieux que Nini mais ce roman aussi

> suffers from many unconvincing elements and melodramatic features that mar the development of the work 5.

Ce qui intéresse Brench, c'est l'aspect des personnages sur lesquels il porte aussi un jugement de valeur, et c'est seulement douze pages au total qu'il consacre à Sadji:

> The effect of Sadji's moralizing and his prejudices makes Maïmouna a poor novel. Only occasionally, in his portrayal of Maïmouna as a young child and some descriptions.... are found qualities which are arresting 6.

---

4. Dorothy Blair, African Literature in French (Cambridge: Cambridge University Press, 1976), p. 190.
5. Ibid. p. 190.
6. A.C. Brench, The Novelists' Inheritance in French Africa: Writers from Senegal to Cameroon (Oxford: Oxford University Press, 1967), p. 31.

Nini aussi est "stylistically... worse than Maïmouna"[7].

Quant à Dathorne, il consacre deux pages à Nini en tout et pour tout et encore ne s'agit-il que d'un résumé et d'un jugement de valeur:

> Refusing to depend on the novel's action, he (Sadji), constantly intrudes to tell the reader how pitiful Nini is. Sadji is also too fond of long irrelevant descriptions. Because he is a moralizer, he bores the reader, often by dwelling on the obvious 8.

Mais, il avoue tout de même que Nini

> "is in parts a well-constructed book"[9].

D'autres critiques qui ont consacré des travaux plus substantiels à Sadji, ont limité de tels travaux avant tout à l'étude de certains thèmes de cette oeuvre.

Kapolo, par exemple, s'intéresse uniquement à la technique de Maïmouna qu'il admire.[10]

En ce qui concerne Schipper - de Leeuw, seul l'aspect de la supériorité de la peau blanche sur la peau foncée a retenu son attention.[11]

---

7. Ibid, p. 32.
8. O.R. Dathorne, The Black Mind: A History of African Literature (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1974), p. 367.
9. Ibid, p. 368.
10. Kampoyi Kapolo, "Les Procédés d'une lecture sociale dans Maïmouna d'Abdoulaye Sadji", Présence Francophone, No. 24, 1982.
11. Mineke Schipper - de Leeuw, Le Blanc vu d'Afrique (Yaoundé: Editions Clé, 1973).

Anozie, quant à lui, compare Maïmouna à Jagua Nana du Nigérian Cyprian Ekwensi et ne voit que le problème des effets de l'urbanisme sur l'individu.[12] Mouralis enfin insiste sur le lexique et le vocabulaire dans Nini et sur l'amour dans Maïmouna.[13]

Il y a eu d'autres critiques qui ont écrit des dissertations sur Sadji. Parmi eux figurent Laré[14] et Smyley[15] qui n'ont retenu que le thème de la femme tandis que Diop, lui, a choisi celui de la quête du bonheur.[16]

---

12. Sunday Anozie, Sociologie du roman africain (Paris: Editions Aubier - Montaigne, 1970).

13. Bernard Mouralis, Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française (Annales de l' Université d' Abidjan - Série D - Lettres 1969 - Tome 2 Littérature).

14. Liliane Laré, "La Femme dans l'oeuvre d'Abdoulaye Sadji". Unpublished M.A. dissertation. Université de Dakar, 1970-71.

15. Karen-Marie Smyley, "The African Woman, Interpretations of Senegalese Novelists Abdoulaye Sadji and Ousmane Sembène".. Unpublished Ph.D. dissertation. City University of New York, 1977.

16. Bassirou Diop, " La Quête du bonheur dans l'oeuvre de Abdoulaye Sadji". Unpublished M.A. dissertation. Université de Dakar, 1973-74.

Au total donc, Sadji reste, à bien des égards, peu ou mal connu. Les critiques ont une chose en commun - ils n'ont pas étudié de façon globale l'ensemble des structures qui sous-tendent l'univers romanesque de Sadji. Ils se sont contentés d'aborder certaines parties de l'oeuvre ou certains thèmes qui ne leur a pas permis d'avoir une vue d'ensemble. Cela les a amenés à porter des jugements, à notre avis, mal fondés.

Le sujet de cette étude ce sont les rapports humains dans les deux romans de Sadji, Nini et Maïmouna.

De quoi s'agit-il dans ces deux romans? Nini c'est l'histoire d'une jeune métisse presque blanche, vivant à Saint-Louis du Sénégal, une ville pendant très longtemps dominée économiquement et politiquement par les Métis. Mais depuis un certain nombre de décades, la situation était en train de changer au Sénégal et aussi à Saint-Louis en faveur des noirs et aux détriments des Métis. Ceux-ci, toujours accrochés à leur statut et à leurs privilèges de leur période de gloire, refusent d'accepter cette évolution et tout ce qu'elle implique. Nini et les autres filles et femmes métisses décrites dans le roman ne rêvent que d'aventures amoureuses et de mariage avec les Blancs. Pour elles, tout lien avec les Noirs ne peut être que de la déchéance.

Nous verrons donc Nini s'efforçant de conquérir le coeur d'un Blanc de France, Martineau. Nous la verrons aussi rejeter avec dédain les honnêtes propositions de N'Diaye Matar, un Noir, qui aurait pourtant pu constituer pour elle, un très bon parti. Malheureusement pour elle, la réalité ne se conformera pas à ses rêves. Le Blanc finira par l'abandonner. Elle perdra son emploi et ne devra d'en retrouver un autre, autrement plus intéressant d'ailleurs, que grâce à l'intervention d'un parent noir tout puissant. Lorsque Nini réalisera tout ceci, plutôt que de s'accomoder d'une situation si peu conforme à ses voeux, elle décidera de quitter le Sénégal mais non sans avoir, au préalable, réduit à la misère, sa tante, le seul survivant de sa famille.[17]

Maïmouna, c'est l'histoire d'une jeune fille du nom de Maïmouna qui voit le jour et passe son enfance à Louga, une paisible bourgade de l'intérieur du Sénégal. Jusqu'à la puberté, elle mène, aux côtés de sa mère, la veuve Daro, la vie simple, besogneuse mais tout

---

17. Ce problème de Nini tiendra Sadji tellement à coeur qu'il entreprendra dès 1959 la rédaction d'un autre roman, La Revanche de Nini dont le manuscrit sera égaré. Laré, p. 103

de même heureuse et insouciante des filles de son âge dans ce milieu rural. Mais au fur et à mesure qu'elle grandit, elle réalise, en regardant autour d'elle, qu'il est possible de vivre dans des conditions moins misérables que les leurs et elle se laissera de plus en plus séduire par les sollicitations de plus en plus pressantes de sa soeur ainée, Rihanna, installée depuis son mariage dans la métropole de Dakar. Maïmouna finit par obtenir de sa mère qu'elle la laisse partir pour la grande ville.

Dans la métropole de l'A.O.F. (Afrique Occidentale Française), Maïmouna s'intégrera très rapidement à l'élite de la communauté noire, qui était en train de se constituer en un embryon de bourgeoisie. Le succès de Maïmouna à l'intérieur de ce groupe sera tel que tous ceux qui comptent parmi les hommes de ce groupe, mettront tout en oeuvre pour l'épouser. Mais Maïmouna leur préférera un jeune occidentalisé, Doudou Diouf, sans aucun moyen comparable à ceux des membres de cette élite dont nous venons de parler et à laquelle appartient son beau-frère, Bounama. Sa grossesse pour Doudou Diouf, considérée par sa soeur comme une véritable disgrâce, mettra fin à son séjour à Dakar.

De retour à Louga, Maïmouna espérera encore, pendant un moment, pouvoir en définitive épouser son Doudou et repartir à la conquête de Dakar.

Mais en fait, elle ira d'une déception à l'autre: Doudou l'abandonnera, une épidémie de variole la laissera à moitié morte et complètement défigurée et le seul choix qui lui restera sera de se résigner à la vie austère et besogneuse d'une petite commerçante dans cette bourgade de Louga, qui pendant si longtemps, avait été le modèle de ce qu'elle ne voulait pas.

Ce sont donc les rapports humains dans ces deux romans, dont nous venons de résumer les intrigues, que nous allons étudier dans ce travail.

Par rapports humains, nous entendons les différentes formes de relations que les êtres humains entretiennent entre eux, depuis les relations interpersonnelles jusqu'aux relations entre des groupes ethniques ou raciaux. Une telle étude, mettant en relief tous les éléments constitutifs de la société sénégalaise des années 30 et de l'après Deuxième Guerre Mondiale, nous offrira l'occasion de faire ressortir les vraies préoccupations de Sadji. Elle va nous permettre en particulier de comprendre la façon dont Sadji perçoit les changements en cours dans le Sénégal de son époque. Le tableau que nous présentent Nini et Maïmouna et que nous nous efforcerons de reconstituer, c'est celui d'un monde en train de s'effondrer pendant que se développe un autre; c'est l'établissement d'un nouveau rapport

de forces. Les Noirs commençaient à prendre le pouvoir alors que les Métis étaient en train de perdre leur position relativement privilégiée.

Dans quels sens concrètement se sont opérés les différents changements observés? Comment Sadji réagit-il face à tous ces changements? Dans quelle mesure s'est-il senti concerné par ces changements? Nous essayerons de répondre à toutes ces questions tout au long de ce travail qui comportera quatre chapitres. Le premier étudiera les rapports humains dans Nini. Le deuxième chapitre sera consacré à l'étude de ces mêmes rapports dans Maïmouna. Au cours du troisième, nous procéderons à une comparaison des univers décrits par ces deux romans. Le quatrième sera l'étude des influences littéraires et techniques narratives chez Sadji.

CHAPITRE I

LES RAPPORTS HUMAINS DANS NINI

Le séjour de Sadji à Saint-Louis (1930-31) comme instituteur lui a donné l'occasion d'observer et de connaître les Métisses qu'il décrira dans son roman Nini qui a été écrit en 1935 bien que publié en 1947. Il en épousera d'ailleurs une en 1945, un mariage qui devrait durer jusqu'à sa mort en 1961.[1] Cependant seule une lecture superficielle du roman peut donner l'impression qu'il n'y s'agit que de Nini et de ses semblables. C'est tout un monde que Sadji évoque, un monde en voie de changement, où le pouvoir était en train de passer entre les mains des Noirs tandis que les Métis perdaient leur situation privilégiée. Une telle situation devait avoir une influence certaine sur les différents aspects des rapports humains que nous envisageons d'étudier selon le schéma suivant:

(a) rapports familiaux,

(b) rapports à l'intérieur de la communauté métisse,

(c) rapports entre différents groupes sociaux,

et (d) religion et rapports humains.

---

1. Liliane Laré, " La Femme dans l'oeuvre d'Abdoulaye Sadji". Unpublished M.A. dissertation. Université de Dakar, 1970-71, en appendice. Les renseignements ont été fournis obligeamment par le fils de Sadji, M. Booker Sadji, professeur d'allemand au Lycée Blaise Diagne.

(a) Rapports familiaux:

La famille a toujours été considérée par tous comme la cellule sociale la plus élémentaire; celle à l'intérieur de laquelle l'être humain commence à faire son apprentissage d'être humain, c'est-à-dire d'être social; celle dont l'influence s'avère souvent la plus déterminante dans la formation de la personnalité de chacun de nous. En raison de ce rôle primordial reconnu à la famille, le milieu familial constituera pour nous le premier des cadres sociaux à l'intérieur desquels nous verrons évoluer Nini.

Comment nous est présenté le milieu familial de Nini?

Ce n'est ni une famille étendue à l'africaine, ni un ménage à l'européenne. C'est une famille d'un type plutôt singulier: trois femmes dont une vieille grand-mère, une tante âgée et une jeune fille de vingt-trois ans. Nini, métisse sénégalaise, se trouve dans une situation particulière, vivant dans un cadre qui n'est ni africain ni occidental. Ce fait doit naturellement lui poser des problèmes. Cette fille, comme la plupart des autres Métis en Afrique coloniale, sait très peu de choses de sa famille paternelle.

> Grand-mère Hélène et tante Hortense, c'est tout ce qui reste de la famille des Maerle. 2

Les autres membres de la famille, Nini ne les connaît que grâce aux albums de la famille dont Nini a hérité:

> Il (l'album) contient les photos de la famille depuis l'aïeul blanc: un arrière grand-père, un grand-père, des grands-oncles, des grandes-tantes, des tantes, des oncles par alliances... (Nini, p. 331).

Signalons cependant que ni Nini, ni le narrateur n'ont jamais mentionné l'existence d'un père. Quant à la mère, celle de Nini est physiquement absente. Nous n'entendons parler d'elle qu'une fois par Nini elle-même et en passant:

> Ici, c'est quand j'étais encore au berceau. Maman m'a dit que j'étais un bébé turbulent et pleurnicheur... (Nini, p. 331).

Cette absence du père et de la mère a des effets néfastes sur Nini.

L'enfant métis, en effet, ainsi que l'a déjà fait observer Thérèse Kuoh-Moukoury, porte en venant au monde

> la charge physique et morale de chacune des races et le poids de

---

2. A. Sadji, Nini dans Trois écrivains noirs (Paris: Présence Africaine 16, 1954), p. 292. Dans la suite de ce mémoire, toutes les références renverront à cette édition et les pages seront citées entre parenthèses.

> leurs conflits. Cela le place dans une situation différente de celle de l'enfant de race pure. 3

C'est donc un enfant qui, pour pouvoir s'adapter à son environnement social, devra fournir un effort considérable, car ce qui est requis de lui, c'est d'assumer un double héritage.. C'est donc aussi un enfant qui, plus que les enfants de race pure, a un besoin impératif d'un milieu familial particulièrement stable.

Or la Nini qui nous est offerte n'a connu ni l'amour d'un père, ni celui d'une mère. Dans ces conditions, ne serait-on pas en droit de conclure, dès maintenant, que le fait que Nini n'ait jamais eu à vivre à l'intérieur d'une famille normale, une famille comprenant notamment un père et une mère, ait été à l'origine des problèmes psychologiques et sociaux de Nini?

Si Nini n'a jamais pu bénéficier de l'amour de ses parents naturels, elle n'a cependant pas été abandonnée à elle-même dans la vie. Autour d'elle, il y avait, ainsi que nous l'avons déjà signalé, grand-mère Hélène et tante Hortense.

---

3. T. Kuoh-Moukoury, Les Couples Dominos (Paris: Julliard, 1973), p. 230.

Entre les trois femmes, on aurait pu retrouver cette affection et cette interdépendance qui généralement unissent les différents membres d'une famille, sans distinction d'âge, de sexe ou d'expérience. Malheureusement, dans l'unité familiale formée par Nini et ses deux parentes, la solidarité existe à peine.

Entre les trois femmes, la seule préoccupation commune, la seule aspiration commune, c'est d'épouser un Blanc et de se faire accepter par la communauté blanche comme une partie intégrante de cette communauté, et cela, quel qu'en soit le prix. C'est pour cela que les deux vieilles permettront à la jeune Nini tous ses exploits amoureux depuis l'âge de quinze ans. Toutes les trois ne se montrent solidaires que lorsqu'il y a la possibilité d'un mariage avec un Blanc. Nini ose présenter Martineau, son collègue blanc, à sa grand-mère et à sa tante chez elles parce qu'elle sait très bien que cela leur fera plaisir en dépit du peu d'enthousiasme de ce collègue qui deviendra l'amant de la jeune fille . L'auteur nous décrit ainsi la scène:

> L'une et l'autre (les deux vieilles femmes) se redresse (sic) malgré l'âge et les rhumatismes (Nini, p. 300).

Pour saluer le Blanc qui condescend à leur rendre visite. La tante Hortense sourit le plus gentiment qu'elle peut. Quand le Blanc refuse de prendre quelque chose à l'invitation de Nini, la grand-mère et la tante "viennent à la rescousse", une action de solidarité peu commune dans cette singulière famille. Pour le Blanc, la visite est une corvée. C'est ce qu'il confiera à son ami, Perrin, de retour chez lui. Pour la famille Maerle, c'est incontestablement un succès. Le narrateur note à ce propos:

> Nini semble avoir remportée une victoire. Jamais peut-être, durant leur jeunesse ardente et folle, grand-mère Hélène et tante Hortense n'étaient arrivées à séduire un Blanc si comme il faut et si bien élevé (Nini, p. 302).

Dans les rapports entre Nini et ses deux parentes, la plus grande blancheur de la peau de Nini aura une certaine importance, et dès sa première visite chez Nini et ses parentes, Martineau s'en rendra compte:

> ...sa blancheur semble lui conférer un ascendant très net sur sa grand-mère et sa tante, et je doute fort qu'elles osent lui faire la moindre observation (Nini, p. 303).

Cette blancheur constitue, aux yeux de Nini, une preuve intangible de son appartenance à la race

blanche - ce qui l'amène à vivre dans l'illusion, et qui conduit sa famille à la considérer comme une fille sans égale.

C'est pour cela que Nini et ses parentes trouvent injuste le mariage de Dédée, une mulâtresse au teint plus foncé que celui de Nini, avec M. Darrivey, un Blanc authentique. Cet honneur, à leur avis, devrait revenir à Nini, qui est presque blanche. C'est à la suite de ce mariage qui convainc la vieille Hélène que leurs rêves d'union avec de vrais Blancs ne sont pas aussi chimériques que cela, que celle-ci conçoit le projet d'aller voir un marabout qui rendrait possible, grâce à ses amulettes et à ses eaux bénites, le mariage entre sa petite-fille et Martineau. Ce projet, bien sûr, reçoit l'accord immédiat des deux autres membres de la famille Macrle.

Mais, dès que les événements prennent une tournure défavorable pour Nini, les manifestations de solidarité familiale s'estompent.

Prenons le cas des liens amoureux entre Nini et Martineau. Le problème posé par cette liaison conduit les trois Macrle à croire au maraboutage et Nini à suivre étape par étape les conseils du marabout. Elles se donnent beaucoup de peine pour essayer de convaincre Martineau qu'elles appartien-

nent à la race blanche et que Nini est la femme qu'il lui faut. Tout marche bien entre les deux amants jusqu'au jour où le Destin se mêle de la partie et leur joue un vilain tour. Le contrat des "Entreprises Fluviales" qui dépendait de l'Administration coloniale est résilié. Martineau s'est trouvé donc obligé de rentrer en France. Notre héroïne, "arrivée sur la véranda de sa demeure... prépare une mise en scène trop cruelle pour des vieilles femmes dont la vie ne tient plus que par des éléments fragiles" (Nini, p. 371).

A partir de ce jour-là, Nini en veut à sa famille et la paix qui y régnait s'est envolée à jamais. La brutalité avec laquelle Nini annonce l'inévitable départ de Martineau à sa famille rend la grand-mère malade, d'une maladie psychologique aggravée par l'âge et la mauvaise saison.

La seconde épreuve que constitue cette maladie, loin de résoudre les membres de la famille, ne fait qu'aggraver la mésentente entre eux. La grand-mère refuse avec violence la médecine des Blancs mais réclame celle de ses ancêtres noirs. C'est le moment de vérité pour elle, celui d'un rapprochement avec ses aïeux noirs qu'elle avait ignorés toute sa vie durant.

Elle accepte volontiers le seul moyen de salut suggéré par le marabout: faire des sacrifices aux esprits des ancêtres. La tante Hortense, elle aussi, s'est convertie. Les croyances aux forces occultes, il faut le signaler ici, sont inculquées aux Noirs dès leur plus tendre enfance. Mais la situation particulière des mulâtresses, qui ne sont ni Blanches ni Noires, les met à l'abri de ces croyances. Ce n'est donc qu'avec l'âge et la maturité que la grand-mère et la tante pourront s'y initier. Tandis que le narrateur, sur un ton triomphal, loue le retour des deux vieilles à l'africanité il condamne Nini pour son entêtement à suivre les pas des Blancs et pour son refus de la médecine africaine. Ces deux attitudes seront à l'origine de la querelle entre Nini et sa tante, une querelle qui, par la suite, éloignera davantage l'une de l'autre, les deux membres survivants de la famille.

Cette discorde pose un autre problème - celui du conflit des générations. Il y a dans la famille, telle qu'elle est présentée par Sadji, d'un côté les vieilles femmes et de l'autre, la jeune Nini. Les deux pôles, par moments, semblent se rapprocher mais le plus souvent l'incompatibilité prévaut . Même dans leurs activités journa-

lières, ce conflit apparaît sans cesse: tandis que la grand-mère et la tante passent leur temps à la messe ou à des discussions sans intérêt, Nini passe le sien à rêver et à se faire remarquer dans les rues en compagnie de son amant du moment. Les vieilles vivent des souvenirs de leur âge d'or pendant que la jeune Nini jouit d'une liberté inouie tout en travaillant pour gagner sa vie. Le narrateur oppose l'inactivité des unes à l'activité de l'autre mais nous fait remarquer que les deux groupes se mettent d'accord toujours lorsqu'il s'agit de réaliser leur but commun - épouser un Blanc. Cette préoccupation commune pose quelques questions: Est-ce Martineau, en tant que tel, que Nini aime ou plutôt l'homme blanc qu'il est? Ne peut-on pas conclure que Nini, sa grand-mère et sa tante jouent plutôt la comédie de l'amour? Cela n'expliquerait-il pas le fait qu'elles ont eu tant d'amants, tous Blancs?

Cette accumulation d'amants ou bien le désir d'épouser un Blanc n'est pas particulier à la seule famille Maerle. L'auteur prend soin de nous expliquer, dès l'avant-propos de son roman, que la même situation se rencontre chez les autres mulâtresses de Saint-Louis et par extension chez celles des Antilles et des deux Amériques.

Frantz Fanon parlera longuement de cette attitude dans l'analyse des personnages de Mayotte Capécia (dans Je suis Martiniquaise), de Nini (dans Nini) et de l'héroïne de Magie noire. La Métisse "non seulement veut blanchir, mais éviter de régresser"[4], dira Fanon.

La conclusion que nous pouvons tirer ici c'est que à l'intérieur de la famille de Nini, tout est déterminé par la conscience d'appartenance raciale. Cette conscience de race qui les aveugle va se traduire également dans les rapports à l'intérieur de la communauté mulâtre.

(b) Rapports à l'intérieur de la communauté métisse

Les membres de ce groupe auxquels s'intéresse Sadji sont les Métisses. Sadji en effet ne se préoccupe guère des Métis de sexe masculin que certaines Métisses, du reste, considèrent comme des Noirs, et méprisent (Nini, pp. 309-342). Ce sont donc les Métisses qui, à ses yeux, constituent de véritables hybrides biologiques, culturels et psychologiques et qui sont à plaindre. Elles tiennent de chacun de leurs parents les caractéristiques des deux races. L'enfant métis "n'est ni pêche ni abricot, mais 'pêche-abricot', il n'est ni prune ni abricot, mais 'brugnon'

4. Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs (Paris: Editions du Seuil, 1952), p. 44.

explique Kuoh-Moukoury.[5] Cette particularité du Métis lui posera des problèmes chaque fois que le Métis entrera en relation avec les autres.

Le cadre de vie des Métisses est Saint-Louis, une ville pleine de souvenirs et dont les vieilles maisons de pierres tombent en décrépitude. Sadji montre que la vie dans cette ville est illusoire. Le goût de paraître des Métisses se manifeste dans leur physique, leurs attitudes et même dans leurs sentiments. Leur modèle, c'est le Blanc. Elles se poudrent pour paraître plus claires car "la peau claire est un signe de beauté".[6] Leur démarche manque de naturel, marchant la tête haute et ne regardant ni à droite ni à gauche, comme des automates. Pourquoi toute cette description externe des Mulâtresses? A notre avis, c'est pour montrer que même dans leur façon d'apparaître, il n'y a rien de naturel.

Les Métisses se distinguent entre elles, par la coloration de la peau, la texture des cheveux, la forme du nez ou des lèvres, la couleur des yeux et leur nom de famille. Le narrateur, non sans méchante ironie, décrit cette hiérarchie de la façon suivante:

---

5. Kuoh-Moukoury, p. 230.
6. Schipper-de-Leeuw, p. 138.

Il y a quatre catégories -

> Les mulâtresses de première classe qui sont presque blanches et incapables de se prendre pour des métisses (Nini, pp. 308-309).

Nini appartient à ce groupe. Leur principale préocupation, c'est de ressembler aux Blancs :

> Elles se croient souvent des filles de famille plus éduquées que beaucoup de blanches qui s'expatrient (Nini, p. 309).

Les Métisses de seconde classe sont un peu différentes des précédentes par la coloration de la peau qui est un peu plus foncée. Elles supportent mal l'arrogance de celles-ci. Pourtant les deux groupes sont aussi prétentieux l'un que l'autre. Leur commune ambition est d'épouser un Blanc. Elles méprisent les Mulâtres hommes et les Noirs bien que parmi les premiers on retrouve des presque blancs et parmi les seconds, des hommes de valeur par leur instruction et leur situation sociale.

Celles de la troisième catégorie sont plus foncées que les deux autres. Ce que l'auteur dit sur cette catégorie ne nous permet pas de savoir si leur réaction est identique à celle des deux premières catégories. Est-ce que, après tout, leur ambition n'est pas la même ?

Il y a une dernière catégorie qui englobe toutes celles qui vivent comme les Noirs. L'auteur ne nous apprend pas grand chose sur l'aspect physique et l'état d'esprit de ces dernières sauf pour dire que les autres Métisses n'ont que mépris pour celles-ci.

Les traits physiques ne constituent pas les seuls critères de différenciation entre Métisses. Celles-ci se distinguent aussi les unes des autres par leur habillement, leur langage et leur goût de la pose.

Les Métisses des deux premières catégories portent des bérets, des décolletés même quand il fait très froid, des tenues de tennis. Elles parlent le français avec vivacité et couleur. L'expression "ça a de l'allure" est une expression très courante chez elles. Elles sont "à l'affût des tournures de langage frais émolues de Paris. Elles les roulent entre leurs lèvres épaisses en y ajoutant bien malgré elles un certain parfum de gutturalité chaude et authentiquement nègre" (Nini, p. 310). Elles se bronzent au soleil - ce qui choque les deux Blancs, Martineau et Perrin. Leurs attitudes sont théâtrales. Ces mulâtresses, qui rappellent Les Précieuses Ridicules de Molière, font pitié aux Noirs et aux Blancs sans qu'elles en soient conscientes. Le caractère artifi-

ciel de leur vie confère une dimension tragique à leur condition.

Même à l'intérieur de leur groupe, elles ne se sentent pas en sécurité. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles elles sont incapables d'une amitié durable. Au début du roman, par exemple, Nini et Madou semblent être des amies. Toutes deux se trouvent des amants blancs en compagnie desquels elles vont partout : au tennis, au bal, au pique-nique, au cinéma, etc. Mais le seul ciment de cette unité réside en leur commune obsession : d'épouser un Blanc.

Une illustration de cette commune obsession ce sont les réactions des Métisses à la lettre de déclaration d'amour de N'Diaye Mator. Cette lettre, résultat d'un amour sincère et passionné de la part d'un homme pourtant instruit et relativement aisé constituera, aux yeux des Métisses, une véritable imprudence et une insulte à leur soi-disante "personnalité de blanches" car selon Fanon "Qu'y a-t-il de plus illogique, en effet, qu'une mulâtresse qui épouse un Noir ? Car, il faut le comprendre une fois pour toutes, il s'agit de sauver la race"[7]. Même les vieilles se joignent aux

---

7. Fanon, pp, 44

jeunes pour organiser des représailles contre le "nègre audacieux" qui ose proposer un amour noir à une âme blanche"[8]. Elles donnent à "cette simple déclaration d'amour le retentissement d'un scandale public" (Nini, p. 325). Ensemble, les jeunes composent une réponse "incendiaire" au Noir impudent avec la collaboration de M. Dru, l'inspecteur de police et l'amant de Nénée. Pour la communauté mulâtre c'est plus qu'un thème de distraction. C'est une question fondamentale car elles ne peuvent jamais accepter un Noir.

Cette attitude est d'autant plus condamnable que ces Métisses faisaient désormais partie d'un groupe en perte en vitesse, un groupe en train de perdre toutes ses conditions privilégiées d'antan, et que les Noirs, conscients de cette évolution, saisissaient toutes les occasions pour leur tendre la main de l'amitié et de la fraternité, en dépit de ce que les Métis leur avaient fait subir et souffrir jusque-là.

Cette attitude s'explique cependant si l'on n'oublie pas que le rêve de toutes est de trouver un mari blanc.

C'est ce même rêve qui peut nous permettre de comprendre l'intérêt et les sentiments que le mariage de Dédée, une Métisse de demi-teinte,

---

8. Ibid, p. 45.

avec M. Darrivey, un vrai Blanc, suscite au sein de cette communauté. Ce mariage constituera pour toutes les Métisses un événement d'une grande importance. Le narrateur à ce propos remarque:

> La nouvelle qui court depuis un mois dans Saint-Louis est agréable, plus agréable que toutes les promesses du monde. C'est le couronnement d'un certain rêve de grandeur et de distinction qui fait que toutes les mulâtresses, ... vivent hors des conditions naturelles de leur pays. (Nini, p. 335)

Selon Fanon encore:

> Le jour où le Blanc a dit son amour à la mulâtresse, quelque chose d'extraordinaire a dû se passer. Il y eut reconnaissance, intégration dans une collectivité qui semblait hermétique ... Du jour au lendemain, la mulâtresse passait du rang des esclaves à celui des maîtres... 9

La jalousie n'est cependant pas absente dans les rapports au sein de la communauté métisse. Nous avons déjà noté les sentiments de jalousie et la rancoeur suscités chez Nini et ses deux parentes par le mariage de Dédée et de Darrivey. Il nous faut en outre signaler la réprobation des vieilles "signaras" en voyant Dédée et Darrivey se promener bras dessus bras dessous.

Cette jalousie qui existe à l'intérieur de ce groupe social, Nini, elle-même va en être la

---

9. Ibid, p. 47.

victime. La fermeture des Entreprises Fluviales où celle-ci travaille conduit sa tante à faire des démarches auprès d'un parent noir pour lui trouver un autre emploi qui se trouve être meilleur que tout ce que les Mulâtres ont jamais eu. Notons ici que ce parent noir est "un leader politique bien connu" et "un ami bien écouté du maire de la ville" (Nini, p. 407). Les congénères de Nini sont révoltées non seulement à cause de cette aide venant d'un Noir mais aussi parce qu'elle a procuré à Nini un emploi qu'aucune des autres Métisses ne peut même rêver d'obtenir. Même son amie "intime" Madou en est jalouse. Elles dénoncent l'injustice flagrante qui leur est faite par l'Administration. Leur méchanceté rend Nini malheureuse et contribue à la pousser finalement à renoncer à son travail et à quitter le Sénégal.

Les Métisses décrites par l'auteur nous sont présentées comme des femmes ambitieuses et superficielles, des femmes médisantes, incapables de tout sentiment de charité et qui n'ont jamais connu ce que c'est qu'une véritable amitié. Elles sont égoïstes et cyniques, et se refusent à voir et à admettre la réalité des changements en cours au niveau des rapports de forces au Sénégal.

Toutefois, ce sont des bonnes travailleuses. On dirait que, malgré lui, le narrateur avoue

l'efficacité de Nini dans son travail. En une phrase, il résume sa compétence et sa conscience professionnelle:

> Nini est une excellente dactylographe (Nini, p. 294).

Très sévère à l'égard des Mulâtresses, il leur reconnaît donc au moins une qualité: elles travaillent bien.

Ce que la description de l'univers des Métisses et de leurs attitudes nous apprend, c'est que ces Métisses ne peuvent pas survivre dans une société qui reconnaissent déjà le pouvoir de la majorité - les Noirs. La tante Hortense résume bien la situation:

> Qu'est-ce que nous sommes à présent dans ce pays, nous mulâtres? Nous ne formons une infime minorité (sic). Toutes les forces se trouvent entre les mains de ces gens-là (c'est-à-dire les Noirs). Et vous ne voulez pas en convenir, vous les filles de la nouvelle génération qui vous dites 'modernes' ... (Nini, p. 412).

(c) Rapports entre différents groupes sociaux

Après avoir considéré les rapports au sein de la communauté métisse, essayons d'examiner les rapports des membres de cette communauté en tant que groupe avec les deux autres groupes sociaux, à savoir les Blancs et les Noirs. L'existence de ces trois groupes est le résultat d'un processus historique.

Chaque être humain est né dans une société organisée et hiérarchisée et cette société a une structure complexe. Chaque individu y occupe une position donnée et celle-ci détermine son comportement. Cette analyse des êtres humains par Theodore Newcomb et C[el]10, semble se vérifier dans le comportement des personnages tels que Martineau, Perrin, Nini et Madou dans Nini. Nous ne pouvons pas ne pas penser à cette idée de "social distance" chère aux sociologues anglais. Park nous explique ainsi ce concept:

> Not only is it true that we have a sense of distance with whole groups of persons, but it is also true that "race" and "class" consciousness frequently interferes with, modifies and qualifies personal relations. 11

L'éloignement entre les différents groupes sociaux dans l'ouvrage que nous sommes en train d'étudier est dû aux différences culturelles, sociales et économiques. Ces différences recouvrent souvent des catégories raciales.

i. Métisses et Blancs:

Pour que la vraie nature des rapports entre Blancs et Métisses dans Nini, puisse être correctement perçue, il nous faut dire en quelques mots ce qu'étaient les conditions matérielles dont bénéficiait chacun de ces deux groupes.

10. T.M. Newcomb, R.H. Turner and P.E. Converse, Social Psychology: A Study of Human Interactions (London: Routeledge & Kegan Paul Ltd., 1966), p. 324.
11. R.C. Park, Race and Culture (Illinois: The Free Press, 1950), p. 257.

Les Blancs, d'une façon générale, appartiennent à la classe des privilégiés. Mais ceux d'entre eux sur qui sont braqués les projecteurs dans Nini, ne sont que de simples employés, même s'il s'agit d'employés particulièrement bien payés.

Les Métisses de Nini sont aussi des employées, mais des employées relativement mal payées en vertu des textes réglémentaires discriminatoires de l'époque coloniale que nous aurons plus tard l'occasion d'examiner. Elles sont loin cependant de connaître la misère, car elles appartiennent à des familles qui ont encore quelques biens. Nini et ses parentes, par exemple, vivent de leurs petites économies et des rentes d'un immeuble qu'elles ont mis en location. On ne serait donc pas loin de la vérité en affirmant que sur le plan des revenus, les Martineau et les Nini bénéficient de conditions d'existence équivalentes. Cela n'empêchera cependant pas les Nini d'avoir un complexe d'infériorité à l'égard de toute personne de race blanche. Pourquoi un tel complexe?

Un des principes directeurs de toute politique coloniale a toujours été une hiérarchisation de races, avec, au sommet de cette hiérarchie, la race du conquérant.

Dans cette étude des rapports humains à l'intérieur de la société coloniale sénégalaise,

cette pratique coloniale ne devra jamais être perdue de vue, car elle explique bien des attitudes et des réactions. C'est elle, par exemple, qui peut nous permettre de comprendre l'attitude des Métisses.

Pour celles-ci, en effet le chemin de la réussite matérielle, la voie vers l'évolution, le modernisme et l'ascension sociale, c'est le sang blanc qui vous les ouvre. Aussi se disent-elles et se veulent-elles blanches. Leur seul désir est de trouver un mari blanc et de devenir aussi blanche que possible: dans leur habillement, leur démarche, leurs attitudes, leurs sentiments, leur façon de parler. Leur glorification du Blanc est le résultat d'un conditionnement social qui remonte à leur enfance. Le narrateur nous décrit tous les efforts que consentent grand-mère Hélène et tante Hortense pour que Nini puisse se trouver un mari blanc. Elle, Nini, représentante des Mulâtresses, essaie, toute sa vie durant, d'avoir des rapports intimes avec les Blancs mais tout ce qu'elle réussit à faire c'est de les éloigner d'elle. Sainville note:

> (Nini) vit dans l'adulation et l'admiration des Blancs européens qui appartiennent par essence à une humanité supérieure. 12

12. Jingiri J. Achiriga, La Révolte des romanciers noirs de langue française (Ottawa: Editions Naaman, 1973), p. 29.

Fanon consacrera tout un chapitre aux rapports de la femme de couleur et de l'Européen.[13] Nini trouve la race blanche supérieure à toute autre race et cette supériorité se trouve, pour elle, au niveau et de la couleur de la peau et de la position sociale qu'occupent les Blancs à Saint-louis et au Sénégal. Elle s'efforce de ressembler le plus possible aux Blancs jusque dans les aspects les plus superficiels. Elle veut à tout moment être acceptée par les Blancs comme une Blanche. Sans succès.

A plusieurs reprises dans le roman, le narrateur présente la façon dont les Blancs perçoivent Nini et ses soeurs. C'est ainsi que Perrin "ne prend jamais au sérieux les propos oiseux et les attitudes théâtrales de Nini. Il aime à la taquiner et à la faire parler comme un perroquet, à l'inciter à dire des énormités ou simplement des choses ridicules" (Nini, p. 311).

La solitude des Blancs de la Métropole travaillant à Saint-Louis comme partout en Afrique occidentale ou dans les colonies, les conduit à avoir des liaisons avec les Métisses qu'ils considèrent comme des Noires. Martineau, par exemple, en parlant de sa copine presque blanche avoue que:

---

13. Fanon, pp. 33-50.

> la blancheur importe peu en l'occurence; une négresse c'est une négresse, on n'en saurait faire une blanche (Nini, p. 303).

Il n'empêche que les Européens considérent les Mulâtresses comme supérieures aux autres négresses, en raison même de leur métissage. Le salon de Nini, explique Martineau, "réalise le juste milieu entre le goût esthétique du Blanc et celui du Noir: amour de l'ordre, du beau; propreté, d'une part; luxe effrénée, goût des couleurs et du clinquant d'autre part." (Nini, p. 302).

Pourtant les autres Blancs de Saint-Louis ne voient pas d'un très bon oeil les liaisons de Martineau et de Perrin avec les "Négresses", Nini et Madou. Pour eux, de telles liaisons conduisent à une perte de dignité et à l'échec de la "mission civilisatrice" de la France.

Même dans le loisir, la ségrégation est de règle entre les trois groupes raciaux. Les Mulâtres et les Noirs, par exemple, ne sont pas admis au "Cercle Civil". Quant aux Mulâtresses, elles le sont, à condition qu'elles soient accompagnées d'un blanc.

Sur le plan du travail, la discrimination joue aussi un rôle important. Tandis qu'il est plus facile pour un Blanc de trouver un travail intéressant, il en va autrement pour les Métis

et les Noirs. Le succès professionnel de Nini après la fermeture des Entreprises Fluviales, est un fait peu commun pendant la période coloniale car, explique le narrateur:

> Le Gouvernement dispose en effet de trois formules de contrat dénommées contrat A, contrat B, contrat C. La formule A est ordinairement réservée aux candidats européens... L'élément mulâtre bénéficie en général de la formule B, moins avantageuse à tous égards que la formule A. Et quant à l'élément noir, obligé de recourir à un contrat pour travailler et gagner sa vie, il ne peut prétendre généralement qu'à la formule C correspondant au cadre dit local... (Nini, p. 392).

Nini a donc bénéficié d'une faveur exceptionnelle, une faveur qui ne constitue en aucun cas la reconnaissance de mérites exceptionnels chez Nini, une faveur qui est en fait le résultat d'une décision politique, et ironie du sort, d'une décision dont l'artisan est un parent noir de Nini.

Les Blancs ont leur quartier à part. Nulle part dans le roman, on ne les voit inviter les Métis et les Noirs chez eux. Quand ils sont invités par les Métisses, c'est à contre coeur qu'ils acceptent l'invitation.

Entre eux et les autres groupes, l'éloignement social est censé être de rigueur en toutes circonstances. Nini n'est pas consciente de cette attitude des Blancs contrairement à Mayotte Capécia.[14]

---

14. Fanon, pp. 34-38.

Elle traite tous les Noirs comme esclaves qui "s'estiment heureux d'être sous leur protection" (Nini, p. 359). Ce mépris des Mulâtresses pour les Noirs est un phénomène assez ancien que l'on rencontre partout en Afrique, aux Antilles, dans les deux Amériques. Kuoh-Moukoury nous raconte l'histoire d'une métisse camerounaise qui, après avoir réalisé son rêve d'épouser un Blanc, s'avoue "révoltée par le côté noir qu'il y a en elle depuis qu'elle a pris conscience de son métissage".[15] Par contre, elle "se réjouit et se félicite d'être un peut blanche".[16] Mayotte Capécia, l'Antillaise que nous avons déjà citée, n'aime pas non plus les Noirs. La mulâtresse instruite de Paul Morand non plus.[17] Les Nègres, pour ces femmes métisses, puent; ils sont sales et paresseux. Cette façon de percevoir les Nègres, elles la tiennent des colonisateurs Blancs. Une étude sur les Métis du Sénégal révèle que:

> The fact of being métis does not in itself pose difficult problems of social integration. What really poses problems is cross-breeding between colonizers and colonized, because it introduces into the personalities of the offspring the conflicts arising from the former colonial situation. 18

---

15. Kuoh-Moukoury, p. 239.
16. Ibid, p. 239.
17. cité dans Fanon, p. 47.
18. "Two studies on Ethnic Group Relations in Africa: Senegal, the United Republic of Tanzania". Unesco, Paris, 1974, p. 29.

Une question surgit ici: Avec une telle attitude chez les Métisses, comment peuvent-elles avoir de sains rapports avec les Noirs?

Nini et ses semblables traitent les Noirs d'insolents. C'est le cas de Mamadou, le planton, d'après Nini. C'est le cas également de N'Diaye Matar, qui ose demander la main de Nini. La lettre qu'il lui écrit est un outrage fait à son honneur de "fille blanche". Toute la communauté métisse montrera à ce malappris que les "peaux blanches" ne sont pas pour "bougnouls" c'est-à-dire "homme noir". Pour elles, l'amour d'un Noir va noircir leur blancheur. Elles accepteront tout d'un Blanc, au point d'être serviles, mais d'un Noir, jamais car ce serait de la déchéance.

Mais ce n'est pas toutes les Métisses qui réagissent comme les Nini. Nous en avons qui vivent à l'indigène dans Nini. Elles acceptent leur sang noir ainsi que les coutumes et les traditions africaines. C'est cette acceptation qui permet, peut-être, des rapports confiants entre elles et les Noirs.

Cette acceptation de l'héritage africain par une Métisse, nous la retrouvons chez la Mulâtresse, Claire-Solange, le principal personnage de Claire-Solange, âme africaine. Celle-ci, après avoir longtemps rejeté son héritage africain, en arrive par la suite à le réhabiliter. Elle va en France où elle se plaît à

choquer et à clamer très haut son ascendance nègre:

> Ma passion, voulez-vous dire, tante blanche! L'ignorez-vous? Défendre, glorifier la race noire. 19

Elle se dote ensuite de qualités que les femmes blanches ne possèdent pas, selon elle: spontanéité, sincérité, sens du devoir.

Ironiquement, les Noirs, pour leur part, voient dans les Métisses des êtres à plaindre et cette attitude influence, d'une certaine manière, leurs rapports avec elles. Le parent noir de Nini explique la situation ainsi:

> Ces filles (les Nini) sont d'un autre temps. Et ce que nous, leurs parents noirs, faisons ou pouvons faire pour elles ne doit pas dépendre de leur attitude, critiquable sur bien des points. (Nini, p. 308)

Et, effectivement, il lui trouve un travail intéressant, aussi intéressant que celui réservé aux Blancs.

Le planton, Mamadou, était, au début, respectueux envers Nini car il voyait en elle une "cousine". Celle-ci avait pris cette politesse pour de la soumission et traitait Mamadou comme Bakary. Depuis lors celui-ci a perdu tout respect pour elle tout en se moquant d'elle quand l'occasion se présente.

---

19. Suzanne Lacascade, Claire-Solange, âme africaine (Paris: Eugène Figuère, 1924), p. 18.

Les styles de vie des Nini et des Noirs sont différents à bien des égards. Ces derniers ont leur quartier à part où ils règnent en maîtres - ce qui peut aussi expliquer l'éloig. ent social entre les trois groupes sociaux. Les intérêts des Nini sont bien différents de ceux des Noirs. Cette incompatibilité des styles de vie explique peut-être le peu de rapports entre les deux groupes.

Le seul endroit où Blancs, Métisses et Noirs se mêlent, c'est tout d'abord l'église à l'occasion des fêtes de Pâques. Mais dès la sortie la division s'impose (Nini, p. 314). Nous les voyons aussi se cotoyer chez Nini lors du repas organisé en l'honneur des deux Blancs, Martineau et Perrin. C'était la veille du quartoze juillet, fête des Blancs. Les réactions des trois groupes sont à noter: il y a une note d'appréciation pour Fatou Fall, une cousine noire de Nini, de la part des Blancs. Chez Nini, c'est de la contrariété que suscite cette admiration témoignée à sa cousine. Aussi s'acharne-t-elle à traiter celle-ci comme s'il s'agissait d'une esclave de la maison. Chez Fatou, ce que l'on peut noter c'est sa timidité, timidité d'être si proche des Blancs qu'elle considère comme des êtres supérieurs.

Pour conclure, ce que nous avons constaté c'est qu'une grande distance sociale sépare les trois groupes.

Le Noir sait qu'il est noir et ne cherche pas à être autrement. La Mulâtresse se dit blanche mais n'est pas considérée comme telle par les Blancs. Ces derniers gardent toujours leur air de supériorité envers les deux autres groupes. Ces trois groupes se distinguent dans tous les domaines: économique, social et culturel.

Un quatrième facteur de différenciation entre ces trois groupes sera la religion. Et c'est en raison de l'importance que Sadji attribue au facteur religieux dans son univers romanesque qu'il nous a paru impérieux de consacrer un paragraphe spécial à l'influence de la religion sur les rapports humains dans Nini.

d) Religion et rapports humains:-

La race, le milieu familial, le voisinage, les activités professionnelles et l'identité des situations sociales peuvent offrir d'innombrables occasions d'échanges et de rapports entre êtres humains. Nini et Maïmouna fourmillement d'exemples de rapports humains favorisés, sinon imposés par la communauté raciale, la consanguinité, la proximité géographique, la proximité sociale, les activités professionnelles ou les relations de travail. Les mêmes romans nous font découvrir un autre cadre possible d'échanges entre humains, la religion.

Ce à quoi nous entendons présentement nous atteler, c'est l'étude des différents types de rapports

humains qui ont pu se nouer dans Nini, sous le couvert et à l'instigation de la religion. Mais avant de passer en revue ces types de rapports, un mot sur ce qu'est une religion.

Etymologiquement, une religion est un système de relations et de moyens de communication entre l'humanité et la divinité, et un système de rapports entre humains, guidé par les prescriptions de la divinité.

Dans le Sénégal des années trente et de l'après - Deuxième Guerre Mondiale, les deux religions pratiquées, l'Islam, omniprésent, et le Christianisme, minoritaire, se présentent comme des religions à vocation universelle, c'est-à-dire s'adressant à tous les hommes sans distinction de race ni de classe, et leur message est un message de fraternité, et dans une certaine mesure, d'égalité.

Dans quelle mesure cette charte des relations entre humains prescrite par ces religions trouve son application dans les rapports entre adeptes de ces religions dans Nini, c'est ce que nous allons à présent examiner.

Dans Nini, deux religions apparaissent au premier plan: l'Islam et le Catholicisme.

Les Nini sont des adeptes du Catholicisme, c'est-à-dire adhèrent à des normes et à des valeurs

réputées européennes, donc supérieures tandis qu'avec l'Islam, les Noirs sont en terrain connu, en terrain tout à fait africain dans la mesure où l'implantation de l'Islam au Sénégal est si ancienne que cet Islam a fini par devenir une réalité spécifiquement sénégalaise. Dans bien des cas, il n'est pas facile de distinguer ce qui est typiquement musulman et ce qui est africain. Ceci n'a rien d'étonnant car l'Islam est toute une mode de vie: c'est un même temps religion et mode de vie.

La pratique religieuse est, non pas la manifestation d'une foi profonde, mais celle d'habitudes sociales chez les Métisses. C'est le cas de grand-mère Hélène, de tante Hortense et de toute la communauté métisse.

La religion, telle qu'elle est présentée dans le roman semble diviser les êtres humains. Pour les Métisses, la religion catholique leur confère une position sociale et leur donne l'illusion d'appartenir au monde supérieur, celui des Blancs. Elle les distingue aussi de la population musulmane. Le narrateur résume cet écart en disant qu'il:

> faut peut-être attendre le paradis céleste pour voir se réaliser le miracle d'une parfaite communion des couleurs, des races et des sentiments (Nini, p. 314).

Contrairement aux Métisses qui sont des adeptes du Catholicisme, les Noirs du Sénégal sont, en majorité, musulmans. Les statistiques actuelles nous apprennent même que le Sénégal est à plus de 80% musulman. Bien que Sadji ne nous indique pas d'une façon très précise la religion des Noirs qu'il met en scène, ce ne serait pas arbitraire de notre part de supposer qu'ils sont en majorité musulmans. Parce qu'ils sont musulmans, ils choisissent de rester à l'extérieur de l'église lors du mariage de Dédée alors que Blancs et Métis sont à l'intérieur. Ces noirs musulmans, Sadji nous en dit fort peu sur leur degré de piété: ce que nous apprend à leur sujet c'est qu'ils vont à la mosquée, à l'appel de leur muezzin. Ce que nous apprenons d'autre part, c'est que certains aspects des traditions musulmanes provoquent des réactions différentes chez les Métisses et chez les Blancs.

C'est ainsi que lorsque retentit l'appel du muezzin annonçant l'heure de la prière, la réaction de Nini et de Madou sera une réaction de moquerie:

> "Est-il possible de crier d'une manière si incongrue" s'écrient-elles et elles "partent d'un rire nerveux" (Nini, p.298).

Leurs deux amants blancs, en entendant le même chant du muezzin, étaient presque prêts à esquisser un signe de croix car pour eux, comme pour le narrateur, aucune incompatibilité fondamentale ne pouvait exister entre

les deux religions et ils ont pu avoir le sentiment en écoutant le muezzin qu'

> en cette minute solennelle le Dieu chrétien semble se confondre avec le Dieu musulman. Tous deux, en effet, sont entourés du même mystère qui inspire les deux accents de l'orgue et fait hurler les muezzins au sommet prestigieux des minarets (Nini, p.298).

Malgré le mépris des Métisses pour l'Islam, il y a un aspect de celui-ci qui aura cependant leur faveur. Il s'agit du maraboutage, une pratique qui fait partie intégrante de l'Islam sénégalaise et à laquelle ont recours aussi bien les musulmans que les catholiques. Les marabouts sont appréciés pour leur savoir et leur sagesse. A part leur fonction religieuse, ils sont aussi magiciens, devins, féticheurs, et guérisseurs. L'auteur, lui-même fils de marabout et qui a fréquenté l'école coranique, a deux attitudes différentes envers eux. Tout d'abord, il les comble de louanges:

> Dans leurs sombres retraites, entourés de savoir et de mystère, ils semblent être en contact direct avec les morts et avec la divinité. Leurs mains sont assez longues; ils peuvent ainsi fouiller à loisir, dans le passé, le présent ou l'avenir, la clef d'une vie humaine et détourner le cours d'une existence... (Nini, p.344).

Ce sont, pour ainsi dire, des intermédiaires entre Dieu et les hommes. Plus loin, Sadji nous informe que le marabout n'a pas réussi à trouver un mari blanc

pour Nini bien que celle-ci ait suivi à la lettre les recommendations du marabout.

Qu'il s'agisse d'un chrétien ou d'un musulman, aucune décision importante n'est prise sans consultation du marabout. Ces traditions les plus anciennes restent, selon le narrateur, le seul moyen de réunir les Noirs et les Métisses.

Cette réunion intervient tout d'abord entre la grand-mère et une de ses parentes noires. Ce qui est intéressant à noter ici c'est que c'est la Métisse, ennemie avouée des Noirs, qui prend l'initiative. Pourquoi? Pour une raison plus ou moins égoïste - pour rendre possible l'union de sa petite-fille Nini avec un Blanc. Pour un catholique, l'admiration de la grand-mère pour le marabout peut paraître surprenante. Mais le narrateur nous fait comprendre que c'est parce qu'elle a beaucoup de sens pratique qu'elle consulte un marabout:

> Elle pense d'ailleurs que la fin justifie les moyens... (Nini, p. 347).

Un rapprochement est aussi fait entre la croyance aux pouvoirs des marabouts et certaines croyances des catholiques:

> Il y a des choses qui nous dépassent et auxquelles nous croyons difficilement parce qu'elles ne tombent pas sous nos sens. Personne cependant ne songe à nier les miracles de Lourdes... (Nini, p. 381).

Ce sens pratique, on le retrouve aussi chez Nini - Elle qui d'habitude se moquait du maraboutage est amenée à y croire ne serait-ce que pendant quelque temps seulement. Et elle accepte d'utiliser l'eau bénite obtenue par sa grand-mère auprès du marabout Manding. Tant que Martineau se montre attentif et amoureux, tout marche à merveille dans la famille. Cette paix artificielle est rompue dès que Nini apprend que son amant rentre en France. Elle tient:

> le secret d'une revanche certaine contre sa grande-mère et sa tante qui croient encore à la légende des marabouts noirs (Nini, p. 371).

Son scepticisme à l'égard du maraboutage se manifeste également à l'occasion de la maladie de sa grand-mère. Quand elle comprend que cette dernière va mourir, elle exprime son doute à sa tante au sujet des méthodes du Manding. Après la mort de la vieille Hélène et le départ de Martineau, elle a la conviction que "ce marabout doit n'être qu'un vil imposteur, et (elle) n'essaye pas d'écarter de son esprit cette méchante idée" (Nini, p. 389).

Pendant que Nini évoluait de cette façon et devenait de plus en plus hostile aux pratiques de marabouts, sa tante et sa grand-mère finiront par retrouver, grâce aux marabouts, leurs racines noires. Cette découverte s'accompagnera, chez la grand-mère, d'une prise de conscience des vrais rapports entre les Noirs, les Blancs et les Métis:

> Ils (les Blancs) nous ont menti, violées, déclassées. Ils ont rendu jaloux et méchants envers nous nos parents noirs et nos génies tutélaires (Nini, pp. 379-380).

Un certain nombre de conclusions se dégagent de cette étude sur la religion et les rapports humains dans Nini.

Tout d'abord, ce sont les seuls adeptes du Catholicisme dont Nini nous décrit réellement le comportement et les réactions.

Deuxièmement, le catholicisme, dans Nini, se limite aux seules communautés blanches et métisses, et n'arrive pas à s'étendre au groupe noir qui, au Sénégal, forme l'écrasante majorité de la population. Il est donc loin de réaliser l'idéal d'universalité qui, en principe, devait être le sien.

Troisièmement, la pratique religieuse ne se distingue guère de simples habitudes sociales et n'apparaît régulière que chez les personnes âgées.

Quatrièmement enfin, le Catholicisme dans Nini n'est nullement exclusif, et chaque fois que leurs intérêts le demandent, nos Métisses, bien que catholiques, n'hésitent pas à recourir aux services d'un marabout musulman.

L'étude de Nini met en évidence un certain nombre de contradictions qui expliquent la situation des Métisses. Elles savent que leur groupe social a été

puissant et riche. Un certain nombre de reliques (photos, meubles) viennent constamment leur rappeler ce que fut leur gloire passée. En même temps leur condition actuelle c'est celle d'un groupe qui n'a plus les revenus d'antan, qui n'a plus la possibilité d'avoir le type d'éducation, qui, dans le monde actuel, leur aurait permis de jouer des rôles importants dans l'Administration. Donc, elles n'ont pas d'autre choix que d'accepter des situations de petites salariées (dactylographes). Leur situation est tragique - elles sont tiraillées entre le passé et le présent.

Pour pouvoir conserver une certaine estime pour elle - mêmes, il leur faut trouver plus bas qu'elles dans la hiérarchie sociale. Dans le cadre d'une société coloniale du type de celle qui existait alors au Sénégal où co-existaient Blancs, Métis et Noirs, seuls les Noirs pouvaient être perçus par les Métisses comme leur étant inférieurs. Et malgré une évolution qui a amené un nombre de plus en plus important des noirs à accéder à des positions sociales et économiques bien supérieures aux leurs, les Métisses refuseront d'admettre que des Noirs puissent jamais être leurs supérieurs. Evidemment, ce refus de voir la réalité en face et d'en tirer toutes les conséquences ne pourra que conduire à une impasse dont Nini ne croira pouvoir se sortir qu'en s'enfuyant du pays.

La situation que connaîtra Maïmouna sera radicalement différente de celle de Nini.

CHAPITRE II

LES RAPPORTS HUMAINS DANS MAÏMOUNA

Contrairement aux rapports humains que nous avons observés dans Nini, ceux dans Maïmouna ne sont pas déterminés par la couleur de la peau mais plutôt par les contradictions introduites par l'impact colonial au sein de la société traditionnelle. Louga et Dakar symbolisent ce choc de civilisations dans la société sénégalaise des années 30 et de l'après Deuxième Guerre Mondiale. Voyons comment évoluent les personnages de Maïmouna dans ces deux cadres.

(a) Rapports familiaux:

Le premier des cadres à l'intérieur duquel nous verrons évoluer nos personnages est le cadre familial, celui imposé par les liens de sang et les liens matrimoniaux. Dans Maïmouna, deux familles nous sont présentées: celle de Daro et celle de Bounama.

(i) Famille Daro:

Cette famille à laquelle appartient notre héroïne, Maïmouna, est évidemment l'un des principaux centres d'intérêt de l'ouvrage. Tous ses membres que nous voyons en action sont des femmes: Yaye Daro et ses deux filles, Rihanna et Maïmouna. Néanmoins, le chef de famille, c'est-à-dire le mari de Daro et le père des deux filles, n'est pas totalement absent du roman.

Cet homme qui nous est présenté comme "un revendeur adroit qui s'était presque enrichi dans les bestiaux"[1] et qui avait laissé aux siens des revenus suffisants pour leur permettre de vivre sans peine pendant quatre années, leur avait, de toutes évidence, permis de vivre, pendant qu'il était encore vivant, une vie tout à fait différente de celle que connaissaient la majorité des paysans de Louga; une vie autrement plus confortable qui avait fini par convaincre Daro et ses enfants qu'ils étaient d'une essence et d'une couche sociale supérieures à celle de ces autres paysans. Le résultat c'est que, malgré la disparition du pilier de la famille, et avec lui, des conditions matérielles plus que confortables qu'il leur assurait, Daro et ses enfants continueront à se considérer comme appartenant à une espèce différente de celle des paysans de Louga. Leur préoccupation principale sera de réintégrer la communauté des gens aisés à laquelle elles estimaient appartenir de droit. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de les voir afficher à l'égard des ruraux de Louga un complexe de supériorité que ne justifie pas leur condition matérielle présente; de les voir rejeter toute possibilité de mariage avec les paysans de Louga car pour elles, ce serait de la mésalliance et même de la déchéance.

1. A. Sadji, Maïmouna (Paris: Présence Africaine, 1958), p. 145. Dans la suite de ce mémoire, toutes les références renverront à cette édition et les pages seront citées entre parenthèses.

Outre cette existence aisée qu'elles ont connue et qui les a éloignées du petit monde des paysans de Louga, certains traits physiques vont contribuer à creuser le fossé entre Daro et ses filles d'une part, et les paysans de Louga de l'autre. Par exemple, Rihanna, la fille aînée est une "belle fille au teint clair, aux traits réguliers" (Maïmouna, p. 91). Elle est si belle que Bounama et ses amis s'étonnent de voir "une si belle créature dans un décor si rustique" (Maïmouna, p. 91).

Maïmouna, ne manque pas de charme non plus:

> Elle avait une taille souple, gracile, mais sans raideur, ni noblesse affectée; la finesse racée de ses poignets n'avait d'égale que la délicatesse de ses chevilles où semblait courir un perpétuel frémissement (Maïmouna, p. 12).

Parée, elle peut être comparée aux beautés de Tahiti (Maïmouna, p. 87). Sa beauté est si remarquable et si incomparable qu'elle sera sacrée plus tard "Etoile de Dakar" (Maïmouna, pp. 120-121).

Quant à la mère, rien dans le texte ne permet de se faire une idée exacte de son physique. Mais si les gens de Louga la trouvent fière et dédaigneuse, et si ses filles lui ressemblent, l'on peut supposer qu'elle aussi devait être belle (Maïmouna, pp. 13 and 206).

Leur expérience de la vie du vivant du chef de famille et ces traits physiques vont jouer un rôle déterminant dans le façonnement du caractère de nos trois personnages.

Tous les trois sont, chacun à sa manière, fiers et ambitieux. La mère Daro est une femme de goût, honnête, courageuse, digne dans la pauvreté (Maïmouna, pp. 12 - 13). Même Raki la décrit ainsi :

> Daro est la seule veuve du bourg qui puisse lever haut la tête (Maïmouna, p. 66).

Elle refuse de se remarier et reste une pauvre marchande,

> debout à l'aube, couchée avec le soleil, jamais bien habillée, jamais coiffée (Maïmouna, p. 65) afin de sauvegarder l'honneur de sa petite et de lui "préparer un bien futur acquis honnêtement du travail de (ses) bras (Maïmouna, p. 65).

Le refus de Daro de se remarier pourrait tout aussi bien s'expliquer par un refus de toute mésalliance. Quoi qu'il en soit, c'est une Daro fière et ambitieuse qui nous est présentée, une femme consciente de ses responsabilités envers ses enfants et convaincue en particulier qu'il lui faut tout faire pour que ses filles au moins retrouvent le standing de vie qui avait été la leur du vivant de son mari.

Cette ambition de la mère influencera le comportement de ses filles vis-à-vis des gens de leur milieu de Louga, une ambition qui sera du reste, dans une certaine mesure, recompensée: Rihanna et Maïmouna vivront dans une certaine aisance à Dakar, la première grâce à son mariage avec un cadre et la seconde tout le temps que durera son séjour à Dakar aux côtés de sa soeur aînée.

Dans ses relations avec ses filles, Daro apparaît comme désintéressée, ne cherchant que le bonheur de ses enfants.

Les deux filles sont aussi ambitieuses que leur mère mais d'une manière différente. Tandis que la mère est ambitieuse pour ses enfants, c'est-à-dire cherchant pour elles une réussite sociale, celles-ci le sont pour elles-mêmes. Cette ambition apparaît déjà clairement chez Rihanna, même adolescente (Maïmouna, pp. 145-146). Elle n'était pas faite pour les "gros gaillards à l'air gauche et stupide" (Maïmouna, p. 145). Elle voit donc Bounama comme une Providence. Aussi se marie-t-elle vite "pour ne pas compromettre cette chance" (Maïmouna, p. 111). Etablie à Dakar, elle pensera à sa soeur cadette craignant que la brousse "n'en fit une petite sauvage, à peine présentable, ignorant tout des manières de la femme moderne" (Maïmouna, p. 38). Elle ne semble à aucun moment

avoir songé à la solitude dans laquelle le départ de sa soeur du village allait laisser leur mère. Tous les arguments qu'elle avance pour convaincre leur mère de laisser Maïmouna partir pour Dakar montrent qu'elle ne s'occupe pas des véritables conséquences de ce départ (Maïmouna, p. 39). Elle ne semble guère comprendre sa mère pour qui Maïmouna est le "soutien, le seul bonheur de ses vieux jours" (Maïmouna, p. 40). On voit en elle, l'influence du milieu urbain et les réactions typiques d'une bourgeoisie aggressive et pour qui seul ses intérêts comptent.

Cette perspective d'aller vivre à Dakar avec sa soeur allait avoir une influence certaine sur le caractère de Maïmouna et même sur ses rapports avec sa mère. Les rapports entre ces deux nous sont décrits tout au long du roman. Ils évoluent avec le développement de l'action.

Dès la deuxième page du roman, Sadji nous présente le tableau d'une entente "parfaite" d'un amour "idéal" entre la mère et la fille. Mais parce qu'elle est ambitieuse, Maïmouna songe à devenir plus qu'une "humble fille de la brousse, stupide, sans beauté et sans avenir" (Maïmouna, p. 45). Son intérêt n'est pas pour sa mère mais pour elle - même. Très vite, le cadre du village ne lui suffira plus. L'amour et la protection de sa mère la laisseront progressivement

indifférente. L'attrait de la ville la poussera loin du foyer et il s'ensuivra un relâchement des liens qui l'unissaient à sa mère. Si Maïmouna, le "coeur", le "souffle" de sa mère veut quitter cette dernière ce n'est pas parce qu'elle a cessé de l'aimer, mais parce qu'elle a commencé à être consciente des différences sociales qu'elle a observées même à Louga et parce qu'elle a commencé à se révolter contre sa condition de fille pauvre d'une famille pauvre. Cette conscience de classe est plus forte que son amour pour sa mère. Ne peut-on pas voir en cela l'impact du modernisme, donc du colonialisme, sur la vie traditionnelle de Louga? Ne peut-on pas conclure que ceci est une illustration des changements en cours dans la société sénégalaise?

Les trois personnages ne sont pas seulement ambitieux. Ils sont aussi orgueilleux. C'est ainsi que les congénères de Daro la trouvent fière et dédaigneuse (Maïmouna, p. 206). Le narrateur parle à plusieurs reprises de l'orgueil de Rihanna:

> Son orgueil serait pleinement satisfait... (Maïmouna, p. 39)

ou bien:

> L'orgueil de Rihanna ne lui permettait pas de supposer que sa propre soeur pût voyager en troisième (Maïmouna, p. 78).

De même cet orgueil lui faisait percevoir la case délabrée de sa mère comme une honte. En effet,

> Que penserait-on d'elle si un jour quelqu'un de Dakar, de passage à Louga, s'avisant de faire une visite à sa mère, la trouvait dans ce taudis? (Maïmouna, p. 88).

Tout son prestige ne s'en trouverait-il pas compromis? C'est aussi cet orgueil qui explique sa réaction à la grossesse inattendue de sa petite soeur. Ecoutons le narrateur:

> Elle se sentit petite, diminuée, annihilée par la honte dont le monde la voyait couverte (Maïmouna, p. 184).

Ne peut-on pas dire qu'elle s'intéresse plus aux "qu'en dira-t-on" qu'à ce qui devrait la lier à sa soeur et à sa mère?

Quant à Maïmouna, elle est pleine d'amour-propre. L'auteur la décrit comme une "petite orgueilleuse" (Maïmouna, p. 45). Son orgueil l'empêche de s'abaisser à demander pardon à sa mère qu'elle avait blessée et à sa soeur Rihanna que sa grossesse coupable avait couverte de honte.

La nature des rapports entre les membres de la famille n'est pas exclusivement déterminée par ces traits de caractère. Deux autres éléments devront être pris en considération pour comprendre les réactions et le comportement des membres de la famille: l'âge et les expériences vécues.

Ce qu'on constate, en effet, c'est que pendant toute son enfance à Louga, les rapports de Maïmouna avec sa mère sont excellentes, malgré l'extrême pauvreté dans laquelle toutes les deux vivaient, malgré le caractère contraignant du travail qui permettait à Daro de subvenir à leur besoins à toutes les deux, et malgré le fait que très tôt Maïmouna a dû partager avec sa mère le poids des tâches domestiques . Cet état des rapports entre Maïmouna et sa mère n'a rien d'étonnant. L'univers de Maïmouna, comme souvent celui de tous les enfants de son âge, se confondait avec son univers familial. Dans le cas particulier de Maïmouna enfant, elle avait un besoin impérieux de sa mère, tant sur le plan affectif que sur le plan matériel. Et comme toute mère responsable, Daro faisait tout ce qui était en son pouvoir pour assurer à sa fille une existence heureuse. Ce qui devait en outre contribuer à renforcer les liens entre la mère et la fille, c'est que chacune des deux n'avait que l'autre avec qui partager son amour.

Maïmouna, enfant, dont l'esprit n'était pas encore occupé par les préoccupations et les ambitions des grandes personnes, et qui bénéficiait de la tendre sollicitude de sa mère, pourra donc, pendant les premières années de son existence, mener une vie heureuse et insouciante et même s'épanouir dans ce Louga où pourtant l'existence était loin d'être facile.

Mais dès que la petite prend conscience de sa condition sociale dans ce milieu rural de Louga, la nature de ces rapports va changer du tout au tout.

Une certaine distance s'est établie entre la fille et la mère. La première est résolue à partir de Louga pour échapper à sa condition sociale. La seconde s'est résignée à accepter ce départ et la solitude qu'il implique pour elle. Contrairement à son attitude d'antan, elle est devenue froide et raisonnée. Si cette nouvelle attitude "désarçonna la jeune Maïmouna", celle-ci ne l'en a pas moins enchantée puisqu'"elle se voyait maintenant traitée en grande personne, avec un certain respect, par sa mère" (Maïmouna, p. 68).

En ville, les rapports entre les deux soeurs ne sont pas mauvais, du moins au début. Dès l'arrivée de Maïmouna, Rihanna assure son éducation, l'introduisant à l'art de vivre en société, la "haute société" de Dakar. Cela crée une intimité entre elles mais c'est une intimité qui après tout ne repose que sur une base superficielle. Il n'est donc pas étonnant que cette vie de la "haute société" aboutisse au déracinement de Maïmouna et à la rupture entre les deux soeurs.

En plus du caractère artificiel de leur vie à Dakar, les différences au niveau de leur conception de la vie rendaient cette rupture inévitable.

Si toutes les deux sont belles, fières, orgueilleuses, ambitieuses, elles diffèrent en effet, par leurs expériences vécues. Rihanna avait grandi pendant une période où leur famille n'était pas pauvre. Puis, elle a connu la pauvreté. Et c'est pendant cette période de pauvreté qu'elle a rencontré son futur mari qui va lui faire réaliser son ambition: arriver au sommet de l'échelle sociale. Par la suite, elle est devenue émancipée, une vraie femme du monde. Elle s'était mariée

> dans un milieu qui convenait à la délicatesse de ses instincts: Lointaine hérédité qui se révélait jusque dans la finesse de ses traits (Maïmouna, pp. 145-146).

Rihanna, donc, a pu comparer les différents milieux dans lesquels elle a vécu. Maïmouna, elle, n'a connu que la pauvreté puisque du vivant de son père elle était trop petite pour pouvoir se rendre compte de la nature exacte du type de vie que leur offrait leur père. Par la suite, elle rêvait d'un meilleur milieu. Arrivée à Dakar, elle a connu l'aisance. Elle est devenue une enfant gâtée. Contrairement à sa soeur qui s'était hâtée d'épouser Bounama, elle

> n'avait que le choix entre mille partis aussi brillants les uns que les autres. Elle n'avait donc pas à se presser... (Maïmouna, pp. 111-112).

Si les prétendants satisfont parfaitement ses exigences de noblesse et de richesse, ils choquent néanmoins sa conception du bonheur intime.

C'est avec des garçons comme Doudou Diouf, le nègre - toubab que Maïmouna aurait aimé trouver son bonheur. Il n'est pas étonnant dans ces conditions qu'elle finisse par se lasser de la vie à Dakar car:

> son âme simple de petite paysanne renaissait souvent comme en ces fleuves où les remous profonds bouleversent périodiquement et ternissent de boue la masse entière de l'eau. Toute sa pensée était alors submergée par la présence de son pays natal, et surtout par celle de sa mère (Maïmouna, p. 136).

Rihanna, par contre, aime cette vie artificielle de Dakar et n'entend pas en sortir. Cette différence sera à la base de leur mésentente. La rupture entre les deux était donc inévitable.

(ii) Famille Bounama:

La famille se réduit au couple, c'est-à-dire Bounama et sa femme, Rihanna. Une "parfaite harmonie" règne entre eux, harmonie que l'auteur explique par "le caractère de l'un et l'intelligence de l'autre" (Maïmouna, p. 90). Le ménage semble être un modèle. Par leurs caractères, on les dirait destinés l'un pour l'autre, d'où leur bonheur apparent.

Qui est ce Bounama? Au moment de l'action où il apparaît, il appartenait déjà au cadre supérieur de l'Administration coloniale et il exerçait en tant que comptable aux Travaux Publics (Maïmouna, p. 90).

Il habitait "une grande maison à la porte ogivale", une maison où il y avait "le manger et le boire en abondance" (Maïmouna, p. 93), où on servait aux hôtes des "grillades de viande, cuvettes de macaronis, bassines de salade russe et de salade ordinaire, gigots de mouton et méchouis dorés" (Maïmouna, p. 93) et où "thé ou gingembre ou 'n'diar' ... coulaient à flots" (Maïmouna, p. 93). C'est donc une maison où l'alimentation est non seulement abondante et de très bonne qualité mais aussi fait co-exister plats européens et plats d'un Sénégal traditionnel où l'influence arabe n'était pas absente. C'est aussi une maison où l'ameublement fait co-exister de la même façon le modèle européen et le modèle arabe.

De toute évidence, le Bounama qui nous est présenté est un homme de moyens et de goût qui sait apprécier les apports positifs de la civilisation occidentale et de cette civilisation de l'orient-arabe auquel le Sénégal traditionnel se rattache dans une certaine mesure.

Ce qui frappe le plus chez Bounama c'est son acharnement au travail.
C'est à force de travail qu'il est passé de simple commis à solde journalière à la situation d'aide-comptable, puis de comptable et qu'il a accédé au cadre supérieur (Maïmouna, p. 90). Ce qui frappe, en outre, c'est qu'il avait de grandes ambitions

pour lui-même et qu'il était capable de s'organiser et de s'imposer des sacrifices nécessaires en vue de la réalisation de ses ambitions. C'est ainsi qu'il a été capable de s'imposer de vivre en ermite et de ne pas se marier alors que sa situation d'aide-comptable aurait pu lui permettre de vivre autrement. Pendant des années, il a continué à mener la même existence d'ermite. Quand finalement il s'est décidé à se marier, c'est dans le petit village de Louga qu'il s'en va se chercher une épouse. Et contrairement aux personnages disposant des mêmes moyens que lui, il n'envisagera à aucun moment d'épouser plus d'une seule femme.

En ce qui concerne sa place à l'intérieur de la société coloniale, il ne pensait se réaliser que dans le cadre d'une synthèse des cultures occidentale et africaine traditionnelle.

Le Bounama que l'auteur nous présente, est aussi un garçon modeste, appliqué et déférent à l'égard des supérieurs. Il est persévérant et il a la vertu du discernement.

Rihanna, de son côté, n'est pas instruite à l'occidentale mais elle a su par son intelligence, répondre à l'attente de son mari. Non seulement elle lui est d'une fidélité irréprochable mais encore elle "résolut de défendre constamment ses intérêts" (Maïmouna, p. 92). Puisque comme sa mère elle a de la vie un sens exact, elle a su être "un modèle

d'épouse pour un garçon comme Bounama Diaw" (Maïmouna, p. 92), d'une intelligence frappante, d'un coup d'oeil extraordinaire, d'une remarquable faculté d'adaptation, d'une grande fermeté de caractère, et, avec les hommes, aimable, prévenante, jamais vulgaire (Maïmouna, p. 92).

Cette harmonie est d'autant plus remarquable qu'il existait entre les deux époux une source majeure de conflit: ils n'avaient pas d'enfants. Comme le dit l'auteur:

> C'eut été un sujet de querelles perpétuelles entre deux époux au caractère immodéré (Maïmouna, p. 92).

Entre Bounama et Rihanna ce n'était pas le cas. Ils considéraient cette situation comme une malchance.

L'arrivée de Maïmouna n'a pas rompu cette harmonie. Maïmouna a été acceptée et intégrée dans cette petite famille. Ce n'est donc pas sans raison que la mère Daro appelle Maïmouna leur fille. Entre cette famille et Maïmouna règnera une atmosphère de bonne entente que la grossesse de la dernière viendra malheureusement assombrir. Cet état de choses révèlera un aspect du caractère de Rihanna jusque-là inconnu de son mari. Elle réagira brutalement et se montrera implacable. C'est son orgueil qui sera blessé. Cet état de choses révèlera également un aspect du caractère de Bounama jusque-là aussi inconnu de sa femme.

Mais ces révélations ne changeront pas pour autant leurs rapports l'un envers l'autre.

Le tableau que Sadji nous offre de la famille Bounama constitue une claire indication de ces valeurs à lui en ce qui concerne la famille, une famille restreinte disposant de moyens matériels suffisants qui seule peut constituer le cadre de relations conjugales harmonieuses.

(b) Rapports à l'intérieur d'un même groupe social:

Si les liens de sang ou les liens matrimoniaux ont amené les principaux personnages de Maïmouna à entretenir les uns avec les autres des relations privilégiées, il n'en demeure pas moins vrai que ces personnages ont eu à évoluer à l'intérieur de cadres sociaux autres que le cadre familial. Le premier de ces cadres est celui formé par la petite communauté rurale de Louga.

(i) Louga: A Louga, ce sont les rapports de voisinage qui jouent le rôle le plus important. Les différences dans les conditions matérielles d'existence, bien que présentes, n'atteignent pas les mêmes dimensions qu'elles prendront à Dakar.

Le milieu naturel les lie avant tout. C'est la campagne. Dans ce milieu rural, on rencontre des paysans, des petits commerçants comme le syrien, une coiffeuse, un muezzin, des musiciens, des griots,

des marabouts, des féticheurs, des guérisseurs. A cette diversité d'activités professionnelles ne correspond pas cependant une diversité de conditions d'existence. Les ressources pécuniaires qu'ils ont suffisent à peine pour survivre. Ils vivent au jour le jour. Certes il y en a, de relativement plus aisés que les autres, mais on ne les voit pas en scène.

Cependant, bien qu'en rêve, Maïmouna ait eu tendance, pendant son séjour à Dakar, à idéaliser les rapports humains à Louga, (Maïmouna, pp. 136-138), l'étude des rapports entre Daro et ses voisins montre que l'entente et l'harmonie n'ont pas toujours été de règle.

Daro et ses voisins:

Les rapports sont incontestablement excellents entre Daro et sa voisine Mâme Raki. Ce fait est d'autant plus intéressant que ces deux femmes appartiennent à deux générations différentes. La vieille Raki reste, en toutes circonstances, très proche de Daro - non seulement par le voisinage mais aussi par les sentiments. Il convient de signaler ici que toutes les deux sont veuves. La vieille, en plus de cela, est une guérisseuse, une femme réputée pour sa science et sa sagesse (Maïmouna, p. 56). La vieillesse n'est-elle pas d'ailleurs, en Afrique, synonyme de science et de sagesse? Elle est dévouée et gentille dans ses

rapports avec Daro et Maïmouna surtout quand ces dernières ont des problèmes de santé (Maïmouna, pp. 56-57; 228-237). Le départ de Maïmouna pour la ville lie davantage les deux femmes. Daro, comblée de chagrin et de solitude trouve de la consolation en la compagnie de son amie. La vieille, de sa part, a du respect pour Daro.

Les relations entre Daro et ses autres voisins, par contre, sont nettement moins bonnes surtout après le départ pour Dakar de Rihanna d'abord, de Maïmouna ensuite. Avant le départ de Maïmouna, l'auteur nous présentait, tout au long des premières pages du roman, les rapports entre Daro et ses voisines du marché sous un jour plutôt favorable. Celles-ci partagent même les repas de Daro avec elle (Maïmouna, p. 15). Daro et sa fille vont aux veillées chez les voisines et celles-ci accueillent Daro "avec empressement" (Maïmouna, p. 17).

Cependant, ces rapports n'évolueront pas dans le sens d'une plus grande amitié, d'une plus grande intimité, tant étaient sérieux les préjugés des uns à l'encontre des autres. C'est ainsi que Daro voit en ses voisines des:

> commères au verbe fielleux, à la tête vide, toujours occupées à quelque médisance, à quelque grabuge malodorant (Maïmouna, p. 206).

Elle se voit au-dessus des autres sur le plan social et c'est justement pour cela qu'elle ne donnera jamais ses filles à

> ces fainéants du bourg, qui grattaient à peine le sol pendant l'hivernage et ne vivaient que d'expédients le reste du temps... (Maïmouna, p. 206).

Les hommes du bourg, pour elle sont

> des gaillards sans esprit, agglomérés aux environs des factoreries et passant toutes leurs journées en palabres, ... (Maïmouna, p. 206).

Les voisins, de leur part, voient Daro (et ses enfants) avec hostilité. Ils accusent Daro d'être fière et dédaigneuse (Maïmouna, p. 206). Certaines de leurs observations comme les suivantes:

> elle (Daro) embarque la plus jeune pour l'aller vendre à Dakar, comme l'aînée (Maïmouna, p. 207).

et

> "comme si elles étaient supérieures à leurs concitoyennes" (Maïmouna, p. 207)

éloignent Daro davantage de ses voisins. Elle ne fait rien d'ailleurs pour améliorer cette situation. Au contraire, elle "n'allait chez personne, ne recevait que la vieille Raki" (Maïmouna, p. 206). Elle préférait "vivre seule pour vivre mieux" (Maïmouna, p. 206). Mais est-ce possible si l'on sait que:

> l'individu en lui-même n'est qu'un être contingent, une apparence inessentielle si on le considère en dehors de la pluralité des groupes sociaux, desquels il procède nécessairement par la génèse et la culture.

> Il appartient à un certain nombre de sociétés... avant d'appartenir à lui-même; il n'est qu'un moment de la continuité du phylum social.2

Avec de telles attitudes, on comprend que les rapports entre les deux camps ne soient pas cordiaux. Ce manque de cordialité apparaît également dans les rapports entre Maïmouna et ses camarades du village.

Maïmouna et ses camarades du village:

On peut distinguer deux moments dans les rapports entre Maïmouna et ses camarades du village: avant son départ pour Dakar et après son retour de la capitale fédérale.

Avant son départ pour Dakar, son attitude était influencée par certaines inégalités sociales. A l'égard des filles comme Alima, elle éprouvait de l'envie, comparant sa "case misérable et inconnue" à la maison en pierre de son amie, Alima, où

> il y avait trois ou quatre pièces garnies chacune de meubles toujours neufs et brillants, des lits à boules de cuivre, des armoires à glace et des buffets (Maïmouna, p. 63).

Là

> "on s'éclairait à l'électricité les griots et les guitaristes y faisaient souvent visite" (Maïmouna, p. 63).

---

2. L.V. Thomas, Le Socialisme et l'Afrique Tome 1: Essai sur le colonialisme africain (Paris: Le Livre africain, 1966), p. 121.

Maïmouna éprouvait aussi de l'envie pour les bijoux, les pagnes que les autres avaient et qu'elle ne pouvait pas s'offrir. Nous voyons bien que même dans la bourgade de Louga, des différenciations d'ordre socio-économique sont déjà perceptibles.

Cette attitude ou cette prise de conscience socio-économique de Maïmouna explique peut-être le fait que souvent elle choisissait de se tenir à l'écart: Lors de la fête de Korité, elle ne danse pas (Maïmouna, p. 37); au robinet elle ne se mêle jamais de bagarres (Maïmouna, p. 29), elle préfère jouer avec sa poupée, Nabou (Maïmouna, pp. 24-25).

Cette attitude de réserve fait place à la fierté et à la vanité après son retour de Dakar. Dans la grande ville, elle a pu se procurer tout ce dont elle rêvait. Elle est arrivée au sommet de l'échelle sociale. Cela lui permet, pendant le mariage de son amie Alima, de faire une entrée remarquée:

Elle était là ... grande, claire, éclatante habillée non pas comme les autres mais comme une "tâche fraîche et reposante au milieu de ce monde sans grâce" (Maïmouna, p. 211). Cette entrée spectaculaire a l'effet d'une bombe. Ecoutons le narrateur:

> Et toutes les femmes rentraient honteusement leurs épaules dans leur épais vêtement, s'énervaient sans cause et voulaient partir (Maïmouna, p. 212).

Même Alima, l'objet d'envie de jadis pour Maïmouna avait

> l'air d'une veuve portant pour la première fois ses habits de deuil, femme perdue pour le succès en ce monde (Maïmouna, pp. 211-212).

On peut donc, imaginer l'état des rapports prévalant dorénavant entre Maïmouna et ses camarades du village. C'est avec un méchant plaisir que ces dernières apprendront la nouvelle de la grossesse que Maïmouna a ramenée de Dakar.

(ii) Dakar:

Maïmouna quitte son milieu d'origine pour la ville et comme le dit si bien Laré, la ville c'est le

> lieu privilégié des spectacles et des réjouissances les plus divers: les cinémas, les salles de danse, ... Ces distractions permettent les rencontres et les jeunes filles ne manquent pas de prétendants. 3

C'est le cadre idéal convenant à la "peinture plus réaliste des tensions et des conflits nés de la transformation urbaine. ..."[4]
La ville attire toutes les couches de la société.

A Dakar, ce ne sont pas les rapports de voisinage qui jouent le rôle le plus important mais plutôt ceux découlant d'une similitude des conditions sociales.

3. Laré, p. 75.

4. Anozie, p. 211.

Dans Maïmouna, le groupe sur lequel sont braqués tous les projecteurs est celui de Bounama à l'intérieur duquel vont évoluer Rihanna et Maïmouna. C'est un groupe de privilégiés comprenant des fonctionnaires, des employés de commerce, des commerçants relativement aisés et des membres de l'aristocratie politique et religieuse traditionnelle. Les moyens dont ils disposent les mettent au dessus des autres groupes de la société, leur permettant un style de vie et un habillement différents. Cette situation leur confère un indéniable prestige social. Le désir de paraître est poussé parfois jusqu'au ridicule. Les amis de Bounama, par exemple sont "imbus de leurs personnes", ayant des "rires bourgeois et des soupirs de feinte lassitude" (Maïmouna, p. 105). La toilette, le cinéma, les fêtes occupent une bonne partie de leur temps. Si Bounama "condamnait secrètement ce genre de vie, il lui manquait néanmoins le courage de réagir et de crier le holà" (Maïmouna, p. 94).

C'est dans ce monde des fêtes, et de splendeurs, que notre héroïne, venue de la brousse, vivra pendant deux ans et demi. L'auteur oppose sa naïveté à la duplicité des citadines, comme l'explique Laré.[5]

---

5. Laré, p. 76.

Ces citadines, venues de la brousse comme Maïmouna, sont devenues prisonnières de la ville et sont incapables de rapports sincères entre elles. Quels seront les rapports de ce groupe avec les autres groupes sociaux?

(c) Rapports entre différents groupes sociaux:

Le monde que Sadji décrit dans son oeuvre romanesque est un hybride entre la société traditionnelle et une société de type occidental. Autrefois, la société traditionnelle wolof comprenait la noblesse; les Badolo, roturiers travaillant uniquement la terre mais formant avec la noblesse la caste libre des Diambour; les gens de caste (Gnégno) comprenant les artisans et les griots; et finalement, les captifs de case et de couronne.[6] En outre, les chefs religieux étaient vénérés comme des êtres surhumains, voire des demi dieux.[7]

L'impact colonial a profondément bouleversé cette structure traditionnelle. Il en est résulté des groupes sociaux plus complexes, plus diversifiés.

---

6. Felix Brigaud, Histoire du Sénégal (Dakar: Editions Clairafrique, 1964), p. 15.

7. D.B.C. O'Brien, The Mourides of Senegal: The Political and Economic Organization of an Islamic Brotherhood (Oxford: Clarendon Press, 1971), p. 15.

Ces groupes, à l'époque où Maïmouna a été écrit, c'est-à-dire après la Deuxième Guerre Mondiale, n'étaient pas encore bien définis. Ce sont des groupes en train de devenir.

Dans Maïmouna, les groupes sociaux qui nous sont présentés sont les suivants: une bourgeoisie noire en voie de formation, un prolétariat représenté exclusivement par les domestiques, des improductifs et des parasites.

Nous allons procéder à une description de chacun de ces groupes et ensuite nous étudierons les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

(i) Description:

La bourgeoisie: Ce que nous savons de la structure de la société coloniale sénégalaise[8] nous permet de dire qu'il s'agit d'une société de classes. Au sommet de la hiérarchie, une bourgeoisie dominée par les Blancs de souche européenne; ces Blancs sont les détenteurs de tous les privilèges possibles. Mais les seuls Blancs que nous présente Sadji dans Maïmouna n'ont rien en commun avec ces éléments bourgeois. Les Blancs que nous voyons dans le roman ce sont ces marins anglais "au coeur en fête" qui passaient dans

8. Rita Cruise O'Brien, White Society in Black Africa, The French of Senegal (London: Faber and Faber Ltd., 1972).

la rue bras dessus bras dessous et allaient "tant bien que mal, chantant d'ivresse" (Maïmouna, p. 122). Et ce sont aussi deux militaires qui étaient en train de se déplacer (Maïmouna, p. 194). En fait ce sont des Blancs qui n'appartiennent pas à la structure de la société sénégalaise.

Un autre groupe de la bourgeoisie c'est celui des syro-marocains qui jouent un rôle important au niveau du commerce de demi-gros et de détail et qui occupent dans la société coloniale telle que nous la connaissons, une position intermédiaire entre ces Blancs et les Noirs.

Quelles sont les raisons pour lesquelles deux groupes occupant une position aussi importante et même stratégique à l'intérieur de la société sénégalaise de la période coloniale ont-ils été pratiquement ignorés par Sadji? Nous discuterons de ce problème un peu plus loin à l'intérieur de ce chapitre.

Le groupe qui, ainsi que nous l'avons déjà souligné, occupe le devant de la scène, c'est celui de la bourgeoisie noire en train de se constituer.

Ce groupe comprend tout d'abord Bounama et ses amis, agents du cadre commun supérieur comme Bounama ou comptables du commerce "enrichis par leur zèle". Ensuite, il y a les "jeunes Hadj", eux aussi des gens du cadre supérieur "qui avaient eu le mérite d'épargner la moitié de leurs grosses soldes pour aller visiter les lieux saints de l'Islam" (Maïmouna, p. 105).

Exemple: le Chérif M'Bodj, propriétaire de villas à Dakar (Maïmouna, p. 108). Troisièmement, nous avons des entrepreneurs tels Alioune Dieng, Diabèle Cueye et Galaye Kane. Ce dernier était "riche à millions". Sa fortune, disait-on, "s'était développée comme un mauvais champignon. Un peu partout, à Dakar, il possédait maisons ou villas. D'aucuns disaient même que toute maison en liquidation le trouvait debout sur son seuil. Toujours acquéreur, ce Kane" (Maïmouna, p. 142) explique le narrateur. Ce qui caractérise tous ces amis de Bounama c'est le fait que malgré leurs gros revenus, leurs extravagances dépassent souvent leurs moyens. Souvent aussi ils ont bâti villas et maisons à étage, acheté troupeaux et voitures (Maïmouna, p. 108). Mais bien que Bounama appartienne à ce groupe, il conçoit la vie de manière différente, et condamne leurs extravagances.

Cette attitude différente de Bounama découle-t-elle d'une conception réellement de la vie ou s'explique-t-elle par le fait que Bounama n'avait pas des moyens aussi considérables que ceux de ses amis?

De toute évidence, la première explication aurait toutes les faveurs de Sadji. Mais le texte de Maïmouna nous fait découvrir aussi un Bounama capable des mêmes extravagances que ses amis.

C'est ainsi que, par exemple, il engloutit toutes ses économies dans le seul ameublement de sa maison de la rue Raffenel et qu'il n'hésite pas à s'attacher les services d'une nombreuse domesticité, à entretenir une armée de courtisans et de parasites, et à organiser des fêtes et des réceptions aussi somptueuses que ruineuses. Ce Bounama extravagant ne pouvait évidemment pas faire la morale aux autres membres de la bourgeoisie noire naissante, et ce Bounama-là ne diffère fondamentalement en rien de ses amis, et peut, sans le moindre cas de conscience, trouver que le meilleur parti pour sa belle-sœur, une belle-sœur qu'il aime et à qui il ne peut vouloir que du bien, est le millionnaire, Galaye Kane.

Les domestiques:

Après ce groupe constitué par cette bourgeoisie noire naissante, c'est celui des domestiques qui intéresse Sadji. Qui sont-ils, ces domestiques? Il y en a qui sont attirés par "la vogue de la ville impériale" comme Yacine. D'autres sont venus de la campagne à la recherche d'un emploi dans la ville soit à titre temporaire, soit à titre permanent. Ainsi les deux sœurs employées chez Bounama ne sont là que durant la saison sèche (Maïmouna, p. 89).

Ces domestiques sont des salariés mais de très petits salariés qui "vaquaient aux soins du ménage et faisaient la cuisine" (Maïmouna, p. 89).

Les improductifs et les parasites:

Outre la bourgeoisie noire et les domestiques, nous rencontrons dans Maïmouna un certain nombre de personnages difficiles à définir sur le plan socio-économique parce que l'auteur ne nous en dit pas assez les concernant. Ce que nous voyons d'eux c'est que ce sont des gens qui ne jouent pas présentement un rôle précis dans la production. Ils n'ont pas une source connue de revenus réguliers et ne vivent que grâce aux libéralités et aux largesses de cette bourgeoisie naissante constituée par Bounama et ses amis. Nous classons sous cette rubrique, un certain nombre des personnages dont certains s'efforcent de justifier leur existence et de montrer qu'ils méritent l'argent qu'ils soutirent aux bourgeois. C'est le groupe des griots. Ces griots, tels que nous les présente l'auteur, sont des opportunistes et des menteurs. Ils n'ont pas toujours été comme cela. Autrefois ils étaient:

> musicians of the princes' entourage, who like the medieval troubadours are recorders of the great deeds of their Lords and the legends of their ancestors[9]

9. J.D. Hargreaves, France and West Africa: An Anthology of Historical Documents (London: Macmillan Co. Ltd., 1969), p. 112.

Plus tard, ils sont devenus conteurs publics et poètes. S'ils sont présentés comme des opportunistes et des menteurs dans Maïmouna c'est qu'en fait on a affaire ici, non pas à de vrais griots traditionnels, mais à des gens qui, n'ayant aucune des qualifications qui leur auraient permis d'obtenir du travail dans la société moderne dakaroise, s'improvisent griots pour pouvoir gagner de quoi survivre.

Nous classons aussi sous la même rubrique des improductifs, ces politiciens "sans portefeuilles qui se promenaient perpétuellement avec une serviette vide et une longue canne d'ébène" et ces chefs de canton "bourrés de gris-gris et d'illusions (Maïmouna, p. 93). Ces deux groupes gravitent eux aussi autour des membres de la bourgeoisie noire naissante et ne diffèrent pas, à notre avis, de vrais mendiants dans la mesure où nous ne les voyons fournir aucune prestation de quelque nature que ce soit en contre-partie des revenus qu'ils arrachent aux membres de la bourgeoisie. On pourrait peut-être soutenir que leur seule présence, aux côtés des bourgeois qu'ils exploitent, offrent à ceux-ci l'occasion de se prouver à eux-mêmes et de montrer au monde qu'ils sont importants. Et de ce point de vue là, on pourrait dire qu'ils rendent à ces bourgeois, au même titre que les griots, un service de nature religieuse que rendent à ces bourgeois, qui se prétendent pieux musulmans, la nuée de

mendiants qui se pressent autour d'eux. Il est clair pour nous que ce type de services ne saurait qualifier ces deux groupes des personnages à faire partie d'une catégorie socio-économique autre que celle des improductifs et des parasites.

(ii) Les rapports entre ces différents groupes sociaux: La bourgeoisie et les autres groupes sociaux

Les seuls Blancs que nous entrevoyons dans Maïmouna sont, ainsi que nous l'avons souligné toute à l'heure, des marins de passage et des militaires en train de se déplacer. Nous ne voyons aucun contact entre les marins et les autres personnages du roman. Rihanna et Maïmouna se contentent de les regarder passer. Le seul intérêt qu'ils suscitent chez les deux soeurs, c'est de la curiosité. Quant aux deux militaires, ce qu'on en dit c'est que l'un d'entre eux, déjà passablement ivre, est mis en appétit sexuel à la vue de la belle Maïmouna et qu'il ne peut s'empêcher de faire à celle-ci des avances d'une vulgarité choquante. Il est d'ailleurs immédiatement rappelé à l'ordre par l'autre militaire, son compagnon de route.

Le silence total de Sadji en ce qui concerne les coloniaux Blancs et ce qu'il nous dit de ces marins et de ces militaires nous amènent à nous poser un certain nombre de questions. Maïmouna est censé nous parler

de la société sénégalaise de l'époque coloniale. A l'intérieur de cette société, les Blancs contrôlaient directement aussi bien les appareils administratifs et économiques que tous les organes de coercition de l'Etat (armée, police, organe judiciaire). Tous les méfaits attribués au colonialisme et dont sont victimes principalement les Noirs, ont leur origine directement ou indirectement dans les actions et les décisions de ces hommes. Oublier comme le fait Sadji un groupe aussi important ne peut être l'effet du hasard. Cela ne peut être que prémédité. Sadji qui a été capable de percevoir, ainsi que nous le montrerons toute à l'heure, certaines contradictions d'ordre socio-économique ou religieux entre les Noirs ne pouvait pas n'avoir pas observé les contradictions d'une toute autre dimension qui opposaient ces Blancs aux autres groupes de la société et en particulier aux Noirs. Dans ces conditions, l'on est tenté de penser que l'oubli des Blancs dans Maïmouna avait un but précis: ou bien éviter d'avoir à attaquer les colonisateurs et le système colonial pour s'éviter des ennuis; ou bien éviter d'avoir à dire du mal d'une situation coloniale dont Sadji et ses pareils pensent pouvoir tirer un certain profit et dont la seule modification qu'ils puissent envisager est la substitution à l'hégémonie blanche du règne de la bourgeoisie noire naissante.

Que ce soit par couardise ou pour préserver des intérêts personnels, le silence de Sadji en ce qui concerne les Blancs et leur rôle, a comme conséquence, la non-représentation, dans l'univers romanesque de Maïmouna, d'un aspect important, sinon primordial, de la dynamique sociale sénégalaise, c'est-à-dire la contradiction entre les vrais détenteurs du pouvoir aussi bien politique qu'économique et le reste de la société.

- Les Syro-marocains et les autres groupes sociaux:

Les Syro-marocains dans Maïmouna sont des propriétaires de magasins où l'on vend des bijoux (Maïmouna, p. 26) ou toute la gamme des produits de l'artisanat moyen-oriental (objets en cuir, en céramique, soieries, etc.) (Maïmouna, p. 152). On les voit côte à côte avec des commerçants sénégalais, mais nulle mention n'est faite de la concurrence entre ces deux catégories. Ils ont sûrement une clientèle mais nulle allusion à leurs pratiques commerciales et aux rapports qu'ils entretiennent avec cette clientèle. La seule précision que nous avons les concernant c'est qu'ils ne se crèvent pas à force de travail, que ce sont des fumeurs de narguilé et qu'ils ne font pas preuve de beaucoup de discrètion et de retenue quand ils ont à faire aux belles femmes. Pourquoi encore une fois le silence au sujet des

rapports entre les Syro-marocains et les autres groupes de la société? Et pourtant les Syro-marocains ne contrôlaient pas l'état colonial et ne pouvaient donc pas constituer une menace directe pour Sadji et ses pareils. La seule explication dans ce cas, à notre avis, c'est que le Sadji de l'époque de Maïmouna ne se préoccupait nullement des contradictions d'ordre socio-économique et ne voulait pas voir en elles la source des problèmes auxquels était confronté l'homme noir.

- La bourgeoisie noire et les autres groupes sociaux:

La totale absence, dans Maïmouna, de la bourgeoisie blanche, propriétaire des principaux moyens de production, a comme corollaire, pour ainsi dire, la totale absence, dans le même roman, du prolétariat ouvrier, de sorte que les seuls groupes que nous verons face à face seront les domestiques et la bourgeoisie noire naissante.

Quels seront donc les rapports entre ces deux groupes?

Bien que les domestiques rendent aux membres de la bourgeoisie noire d'inappréciables services, se chargeant de tous les travaux domestiques (ménage, cuisine, services divers), demeurant en permanence au service de leurs patrons et permettant aux femmes de ces bourgeois de ne rien faire et de vivre une vie tout entière consacrée aux soins de toilette et aux

loisirs, leurs maîtres bourgeois sont loin d'être aussi généreux à leur endroit qu'ils le sont à l'égard des coutisans - parasites qui gravitent autour d'eux.

Certes nous n'avons aucune idée précise sur le niveau des revenus que perçoivent ces domestiques. Une impression cependant se dégage nettement de tout ce qui nous est décrit: les rapports entre maîtres et domestiques peuvent être comparés à ceux entre maîtres et esclaves. La seule parmi ces domestiques à avoir connu, au début, une condition différente c'est Yacine. Même là, elle voyait sa maîtresse, Rihanna comme

> une grande dame qui la dépassait de cent coudées et qu'elle n'avait pas honte de servir avec une docilité d'esclave (Maïmouna, p. 129).

Son dévouement à l'égard de sa maîtresse est sans égal et elle jouit de certains privilèges que les deux sérères n'ont pas. Ses privilèges lui donnent l'impression qu'elle est au-dessus des autres. En quoi consistent donc ces privilèges? D'après le narrateur, elle surveillait les deux autres domestiques, s'occupait du magasin aux provisions dont elle gardait la clé, déterminait les rations de riz, de mil et d'huile. En outre,

> elle tenait auprès de sa maîtresse le rôle de confidente et servait à l'occasiond'intermédiaire (Maïmouna, p. 129).

L'arrivée de Maïmouna a mis fin à tous ces privilèges car les rapports sont devenus intimes entre

Maïmouna et Rihanna et celle-ci n'avait plus besoin de Yacine comme confidente. La perte de ces privilèges et le retour de Yacine aux conditions normales des autres domestiques vont la révolter. Elle va désormais souffrir de

> sentir qu'elle n'était qu'une bonne, une simple 'mbine dane' à peine plus considérée dans la maison que les deux petites sérères (Maïmouna, p. 130).

Elle a pris conscience de la différence entre elle et Maïmouna qui couche "dans un lit garni de draps blancs propres et d'oreillers moelleux" tandis que elle, Yacine, "s'étendait sur une natte, par terre, pour veiller comme un chien de garde sur la précieuse vie de la jeune fille" (Maïmouna, p. 130). Elle supportait comme un fardeau

> ce luxe effarant, cette gloire surfaite, ce train de vie grandiose que rien ne semblait devoir abolir et auquel le destin lui refusait de participer (Maïmouna, p . 132).

Mais c'est parce qu'elle a eu l'occasion de vivre autrement qu'elle a eu cette forme de prise de conscience de classes. Sa réaction ne sera pas de lutter contre cette injustice. Par contre, elle sera de plus en plus jalouse de Maïmouna et mettra tout en oeuvre pour la conduire à sa perte.

Après cette étude des rapports entre la bourgeoisie noire et ses domestiques, voyons ce que sont les rapports de ces mêmes bourgeois et les impro-

ductifs. Dans le groupe des improductifs, nous avons inclus des personnages différents les uns des autres que les griots, les politiciens et les chefs de canton en chômage, et les mendiants, personnages qui tous, d'une manière ou d'une autre, constituent un élément obligé du décor chez les bourgeois noirs.

De quelle utilité sont ces improductifs et quels sont leurs rapports avec les membres de la bourgeoisie noire? Les griots sont payés par les bourgeois noirs pour dire uniquement ce qui plaît même si ce n'est pas la vérité. Ils font l'éloge des "richesses réelles ou illusoires, des noblesses authentiques ou fausses" (Maïmouna, p. 109) de tous ceux qui veulent bien les payer. C'est ainsi que Bounama est rattaché directement "au Diaw" de la famille regnante du Oualo" et que Rihanna devient une arrière-petite-fille d'El-Hadji Omar (Maïmouna, p. 94). Le résultat de cette flatterie des griots sur les bourgeois noirs c'est que ceux-ci se laissent aller à des actes inconsidérés. Bounama qui se croît cousin de tous ces chefs leur offre "une illustre hospitalité" (Maïmouna, p. 94). Lors d'un spectacle au Cercle de Dakar, une personnalité promet deux taureaux aux griots (Maïmouna, pp. 120-121).

En ce qui concerne les parasites tels que les politiciens sans portefeuilles, les bourgeois pensent qu'ils sont à ménager car:

> s'"ils n'avaient pas toujours une influence rayonnante, ils étaient

> cependant connus et écoutés dans certains hauts milieux. La moindre de leurs armes était les articles qui étalaient dans la presse les dessous d'une vie privée entachée par leurs noirs desseins" (Maïmouna, p. 94).

Envers ces politiciens et ces chefs de canton, la bourgeoisie noire faisait preuve d'une générosité irréfléchie.

Quant aux mendiants, aux chômeurs et autres oisifs, les bourgeois n'ont aucun regard pour eux. Ils font certes partie de l'environnement de ces bourgeois, mais on ne manque pas de les expulser dès que le repas est servi et ils ne sont autorisés à revenir que plus tard pour se charger des restes.

Ne peut-on pas dire que cette attitude, faite à la fois de vanité et de générosité inconsidérée est un produit de la société hybride dans laquelle vivent ses personnages? Le désir de ne pas être coupés de la tradition est doublé de l'attrait de la vie moderne, c'est-à-dire de la vie à l'européenne. Bounama est donc un exemple frappant de cette contradiction qui oblige les privilégiés à entretenir une armée de parasites et domestiques.

(d) Religion et rapports humains:

Ainsi que nous l'avons déjà souligné dans notre chapitre I, le cadre religieux offre, dans l'univers romanesque de Sadji, des possibilités d'échanges et

de rapports entre humains. Quels types précis de rapports humains, inspirés par la religion, nous est-il donné d'observer dans Maïmouna, c'est ce à quoi nous allons présentement nous intéresser.

Dans Maïmouna, une seule religion, l'Islam, apparaît. Tous les personnages la pratiquent sauf peut-être les Blancs. Il y a cependant deux allusions au Catholicisme. Il s'agit dans les deux cas de Doudou Diouf, le nègre-toubab qui fréquente les catholiques.

Cet Islam est, ainsi que l'a fait remarquer Albert Nicollet,

> la religion de tout un peuple... A chaque page, gestes et paroles pieuses s'insèrent dans la trame de l'existence quotidienne. 10

Cependant, à Louga, cette religion exerce une réelle influence morale, non pas sur tous les personnages, mais seulement sur la vieille Daro. Si celle-ci en effet fait l'aumône pour le salut de l'âme de son mari, son geste est déterminé tout naturellement par sa foi islamique:

> Mais la mère, pieuse et fidèle épouse, pensait au fond d'elle-même que cette nourriture offerte à autrui, était une aumône qui contribuerait à sauver l'âme de son défunt mari (Maïmouna, p. 15).

Mais sa foi musulmane n'empêche pas Daro de se croire supérieure à tous les autres et de se mettre à l'écart

---

10. Albert Nicollet, Le Roman sénégalais, miroir d'une société cité par Laré, p. 65.

dans la bourgade de Louga. Et cette foi n'empêche pas non plus la jalousie de la part de ses congénères.

On peut noter aussi un autre aspect de la religion à Louga. Lors de la fête de Korité, c'est la réaction des jeunes filles comme Maïmouna que l'auteur présente. La fête est une occasion, pour les filles de familles riches ou aisées,

> d'y paraître parce que rien ne manquait à leurs atours, parce qu'elles possédaient déjà des louis d'or, ... (Maïmouna, p. 29).

Les autres filles, dont Maïmouna, voyaient "avec effroi" l'approche de la fête. Leur trousseau

> n'était pas au complet, leurs bijoux dormaient dans la cassette du bijoutier, faute d'un peu d'or pour les restaurer (Maïmouna, p. 29).

Pour conclure, l'auteur écrit:

> Somme toute, Maïmouna était satisfaite qu'on l'ait vue pour la première fois en grande toilette (Maïmouna, p. 37).

Même la mère Daro était fière de voir sa fille bien parée:

> Yaye Daro la regarda s'éloigner, le coeur gonflé d'une fierté non moins grande (Maïmouna, p. 35).

La religion, donc, pour ces filles, offre uniquement des occasions de se montrer.

A Dakar, les fêtes musulmanes créent des occasions de rencontre pour les membres de toutes les classes sociales. La maison de Bounama est le centre où convergent les fidèles. La fête de Maouloud, par exemple, est célébrée chez Bounama avec éclat. Parmi les invités figurent les membres de la Société "Khairou-Dyn", la "plus brillante société religieuse de Dakar" que Sadji décrit comme ayant "l'allure de membres du Ku-Klux-Klan" (Maïmouna, p. 104). Il y avait aussi les jeunes Hadji que Sadji présente en montrant comment ils se ressemblent tous dans leur habillement mais ne portant ni des chapelets ni des bouilloires pour les ablutions (Maïmouna, p. 105). Il y avait des individus "très imbus de leurs personnes, tous agents du cadre commun supérieur comme Bounama" (Maïmouna, p. 105). De l'autre côté, on trouve les "badauds et les curieux" (Maïmouna, p. 106).

Mais si les manifestations religieuses sont des occasions de rencontre entre les différents groupes sociaux, elles ne suppriment pas les barrières entre les différentes classes. Le jour de Maouloud, Rihanna était dans son élément, "riant délicieusement" mais seulement aux élites et ne servant que les membres de la "plus brillante société religieuse de Dakar" (Maïmouna, p. 107). Elle ignore totalement l'existence des malheureux, de ces "damnés de la terre"

dont parlait Franz Fanon. On peut dire que si sa maison est largement ouverte, si chez elle, il y a "le boire et le manger en abondance", c'est moins par charité que par amour-propre.

Les "aristocrates" ne montrent aucune pitié pour ceux qui, d'après eux, ne pratiquent pas la religion "comme il faut". Ils condamnent les "nègres-toubab" comme les Doudou Diouf, qui portent des vêtements européens, boivent de l'alcool, négligent leurs prières et le jeûne, et fréquentent les catholiques. Donc, pour ces riches, la religion se réduit à ces aspects superficiels.

La pratique de l'Islam elle-même, telle qu'elle est présentée dans Maïmouna est hybride comme la société sénégalaise. Le maraboutage, le fétichisme et la divination sont devenus parties intégrantes de la religion musulmane. Cela n'est pas sans conséquence sur les rapports entre différents personnages du roman. C'est après avoir consulté le marabout, un homme saint, que la mère de Maïmouna lui interdira la compagnie de son amie Karr (Maïmouna, pp. 22-23). C'est toujours après consultation d'un marabout qu'elle écrira à Rihanna et à Maïmouna, qui vivaient à Dakar, pour leur demander de se méfier d'une femme dangereuse qui se révélera être Yacine.

Quoi qu'il en soit, Daro consulte le marabout et les féticheurs pour mieux protéger ses enfants.

Les bourgeois aussi consultent ces gens soit pour demander la guérison d'une maladie, comme c'était le cas lors de la maladie due à la grossesse de Maïmouna, soit pour guérir la stérilité de Rihanna. Bref, quand ils vont voir les marabouts et les féticheurs, c'est pour résoudre des problèmes personnels.

La religion apparaît ainsi dans Maïmouna sous un double visage. Grâce au savoir-faire de ses marabouts, elle se présente comme le recours contre des ennuis de santé présents ou à venir. Grâce à ses fêtes, elle offre l'occasion aux membres de la société de se rencontrer et d'affirmer ce qu'ils sont, avec, comme résultat que les rencontres entre adeptes de la même religion deviennent des occasions au cours desquelles les différences et les inégalités sociales s'étalent au grand jour, où les miséreux sont admis dans le voisinage immédiat des riches et des puissants, et où les idéaux de fraternité et de justice sociale de l'Islam sont en fait ostensiblement bafoués.

Le seul personnage chez qui l'Islam représente réellement autre chose se trouve être la mère Daro, une personne d'un certain âge vivant dans un milieu rural.

N'est-ce pas là une indication que les jeunes générations et le milieu urbain sont pratiquement devenus sourds à l'appel de ce qu'il y a de plus profond et de plus authentique dans l'Islam?

Pour conclure, rappelons brièvement certains points. Sadji nous a peint une société en voie de diversification. Nous assistons en particulier à l'émergence d'un groupe qui, profitant de toutes les possibilités offertes par la situation coloniale, est en train de se constituer une base économique de plus en plus importante. Ce groupe est constitué de gens qui au départ étaient des salariés de l'Administration coloniale ou des entreprises privées françaises. Leur position relativement élevée au sein de ces institutions de type moderne, ils la doivent à un niveau d'éducation supérieur à la moyenne. Ce sont ces positions qui leur permettent d'accéder à des sources de revenus autres que leurs revenus salariaux. C'est ainsi que la plupart d'entre eux sont devenus des propriétaires de villas, d'immeubles locatifs et parfois de troupeaux et que les plus dynamiques d'entre eux ont fini par s'établir à leur propre compte et devenir de véritables hommes d'affaires. Il s'agit là d'un embryon de bourgeoisie nationale qui cherche à affirmer son identité propre face aux colonisateurs par une adhésion stricte aux valeurs africaines traditionnelles de la région. Le caractère artificiel et superficiel d'une telle adhésion est amplement illustré dans Maïmouna.

Un autre phénomène qui mérite d'être signalé et auquel il nous est donné d'assister, c'est celui de la migration des jeunes ruraux vers la ville de Dakar où ils fournissent aux entreprises industrielles et commerciales et aux maisons bourgeoises de la métropole fédérale une main-d'oeuvre misérable et bon marché.

Ce que nous apprend enfin Maïmouna c'est que même dans des localités et des bourgades aussi éloignées de Dakar que Louga, des différenciations d'ordre socio-économique sont déjà perceptibles.

CHAPITRE III

SIMILITUDES ET DISSIMILITUDES DANS NINI ET MAÎMOUNA

Dans la mesure où Nini et Maîmouna ont été écrits dans la même période (c'est-à-dire entre les années trente et quarante) et dans la mesure où c'est la même société (la société sénégalaise) que Sadji a voulu peindre, il n'est pas étonnant que l'on retrouve de nombreuses similitudes entre les deux romans. Mais dans la mesure où au centre de l'action dans chacun de ces deux romans on retrouve des personnages aux origines raciales différentes et qui vont évoluer dans des milieux sociaux différents, d'importantes dissimilitudes seront inévitables entre les deux romans.

L'objet de ce chapitre c'est une étude comparée des rapports humains tels qu'ils apparaissent dans Nini et Maîmouna.

(a) Les cadres de vie:

Les milieux dans lesquels évoluent les personnages de ces deux romans de Sadji ne sont pas sans intérêt pour cette partie de notre travail.

Il convient de signaler en premier lieu que les actions des deux romans se déroulent pendant la période coloniale. Cela ne manquera pas d'influer sur les rapports humains dans les deux ouvrages. Le choc entre les valeurs occidentales et celles de l'Afrique

traditionnelle sera inévitable. La ville sera le terrain privilégié de ce choc.

Le cadre urbain occupe précisément une place proéminente dans l'oeuvre de Sadji. Dans Nini, c'est de Saint-Louis surtout qu'il s'agit. Dans Maïmouna, c'est Dakar. Des rapports complexes se développeront donc dans ces deux cités. En effet, la ville rapproche les individus autant qu'elle les éloigne. Elle développe autant les sentiments de solidarité qu'elle accentue l'individualisme. Si elle permet de satisfaire des besoins réels, elle crée aussi des besoins artificiels qui peuvent faire du citadin un aliéné. La ville favorise le développement du talent, l'épanouissement de l'individu mais elle est aussi le royaume des ambitions déçues, le laboratoire du chômage et des parasites. Dans la ville, la misère coïoie l'opulence. Ces contrastes communs à toutes les villes ne peuvent qu'être aggravés dans le contexte colonial de Saint-Louis et de Dakar.

Saint-Louis est une petite ville chargée d'histoire et elle a son charme. Il y a une "hautaine vieillesse" autour de ses "masures toutes vieilles, toutes lézardées, qui se tiennent... qui s'effritent, se désagrègent" (Nini, p. 300).
Dakar, par contre, est "sans passé" (Maïmouna, p.137)

avec ses:

> grands magasins illuminés, restaurants éclairés au néon, foules et grouillements de voitures, tout la change déjà de cette petite ville de Saint-Louis, si archaïque et si pleine de cancans (Nini, p. 414).

Mais Dakar n'est pas que cela car

> aux confins de la ville de pierre, les agglomérations indigènes s'étalaient, rousses et poussiéreuses (sic). Comparées aux quartiers neufs, riants et pittoresques qui champignonnaient dans le centre, sur le plateau, et sur le roc, ces agglomérations évoquaient par leur aspect sordide la misère et la décrépitude qui s'étalaient partout à l'intérieur du pays (Maïmouna, p. 86).

Le Dakar de Nini et de Maïmouna est un véritable stéréotype des villes coloniales: une juxtaposition de belles maisons et d'un quartier indigène à l'aspect sordide. Des écrivains comme Sembène Ousmane et Mongo Béti ont décrit ainsi les villes. Cette description montre déjà le système de classe dans le contexte urbain.

Le mouvement dynamique de Dakar contraste avec le sommeil ou l'inertie de Saint-Louis. Les différences entre les deux villes tiennent au fait que l'une des villes, c'est-à-dire Saint-Louis n'était que la capitale d'une colonie, le Sénégal et n'avait comme principale activité que l'Administration de cette colonie. Elle était le principal centre d'activités des Français jusqu'au début du vingtième siècle et elle va demeurer la capitale du Sénégal - et aussi

de la Mauritanie- jusqu'au début des années 60. Mais les activités administratives qu'elle abritait étaient loin de faire de Saint-Louis une métropole de la même envergure que Dakar.

La ville cependant, n'est pas le seul cadre de vie dans l'univers romanesque de Sadji. Dans Maïmouna, on voit des personnages évoluer dans la campagne de Louga, "un vieux point du Sénégal où l'on pouvait suivre le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher" (Maïmouna, p. 136), où l'on pouvait chanter au clair de lune et dormir d'une seule traite dans sa case. Bref, un cadre de sécurité, de calme et de repos tout l'opposé de Dakar qui ne permet "aucune détente du corps et de l'esprit" (Maïmouna, p. 203). Certes, c'est Maïmouna à Dakar, loin de son pays natal, qui idéalise ainsi son village tout comme Camara Laye dans L'Enfant Noir. Néanmoins, il est certain que Louga ne peut pas connaître l'activité frénétique de Dakar. Par rapport à la ville, Louga reste encore paisible.

A l'intérieur de ces deux cadres de vie, c'est-à-dire cadre urbain et cadre rural, les conditions matérielles d'existence introduisent des différences dans les rapports entre individus aussi bien qu'entre groupes sociaux. Ces différences de conditions matérielles sont de toute évidence plus pronon-

cées dans la ville que dans la campagne. Elles le sont plus à Dakar qu'à Saint-Louis. Cela se comprend puisque, comme nous l'avons déjà signalé, la capitale de l' A.O.F. est présentée comme une ville active et tournée vers l'avenir tandis que Saint-Louis plus traditionnelle, plus conservatrice, vit tournée vers le passé. De plus, les inégalités sociales ont un caractère racial à Saint-Louis - ce qui n'est pas nécessairement le cas à Dakar, "creuset où se fondent toutes les races noires" (Maïmouna, p. 118). Pourquoi cette différence entre les deux villes c'est-à-dire pourquoi Saint-Louis est-il racial et Dakar plus cosmopolite? Dans White Society in Black Africa, O'Brien nous apprend pas mal des choses sur cet aspect.

Les Français se sont établis à Saint-Louis depuis longtemps et en tout cas bien avant la Révolution Française. Du fait que les commerçants et les fonctionnaires français postés à Saint-Louis n'y allaient jamais accompagnés de leurs épouses, de très nombreux cas d'union avec les indigènes, donc avec les femmes noires, intervenaient. Ceci a conduit à la formation d'un important groupe de Métis qui deviendront très rapidement les principaux intermédiaires commerciaux entre Noirs et Blancs. Au cours du dix-neuvième siècle, les Métis, forts des revenus qu'ils ont pu accumuler, grâce à leur rôle d'intermédiaires, et forts des

liens qui les unissaient avec les populations locales, réussiront à prendre le contrôle politique des quatre communes du Sénégal (c'est-à-dire, Saint-Louis, Gorée, Rufisque et Dakar) dont la plus importante était Saint-Louis. Saint-Louis deviendra donc leur principale base.

Dakar est une création beaucoup plus récente où le groupe métis était insignifiant comparé aux autres sénégalais et à tous ces groupes en provenance de toute l'A.O.F. Les Blancs contrôlaient le pouvoir dans la Fédération et en conséquence, à Dakar. Les Métis n'exerçaient donc aucun contrôle sur cette ville.

A Saint-Louis, même après la perte en 1914, par les Métis du contrôle politique des quatre communes, ceux-ci ont continué à jouer un rôle important, à cause de leur nombre relativement élevé par rapport à la population totale de Saint-Louis, des nombreux postes qu'ils occupaient au sein de l'appareil administratif, des biens, meubles et immeubles considérables dont ils étaient encore les propriétaires, et de la position relativement privilégiée qui était encore la leur dans la hiérarchie de la société coloniale sénégalaise.

Après ce bref tableau des milieux dans lesquels évoluent les personnages, voyons un peu plus dans le détail les similitudes et les dissimilitudes dans

les rapports humains à différents niveaux dans les deux romans.

(b) Rapports familiaux:

Tout comme Ousmane Sembène, Sadji s'intéresse à la situation et au sort de la femme africaine. Celle-ci est le centre d'intérêt de Nini et de Maïmouna. Les membres des deux familles sur lesquels sont braqués les projecteurs sont tous du sexe féminin. Il s'agit dans Nini de deux vieilles femmes, et d'une jeune fille et dans Maïmouna d'une vieille femme et de deux jeunes femmes. Le personnage du père retient peu son attention quand il n'est pas laissé tout à fait dans l'ombre comme c'est le cas dans Nini.

Une différence importante se situe au niveau de la présentation des deux héroïnes. Maïmouna est fraîche et simple. Par contre tout chez Nini n'est que maniérisme et affectation. La première est "radieuse". Elle "avait une taille souple, gracile, mais sans raideur ni noblesse affectée". Elle était "rieuse, insouciante". La simplicité de son habillement "convenait d'ailleurs fort bien à la petite" (Maïmouna, p. 12). Nini, par contre, "se fait gloire d'être matinale. C'est une qualité de grande personne ou tout au moins une preuve de volonté et de caractère" (Nini, p. 291). En ce qui concerne son habillement, elle suit les dernières modes.

C'est ainsi qu'à l'occasion de Pâques, elle est

> en robe dont l'étoffe et la coupe sont de la dernière mode. Elle a des gants blancs et porte des chaussures lamées argent. Un petit chapeau mignon d'un genre inconnu à Saint-Louis, sans bord et rappelant une toque de bronze surmonte ses cheveux teints au bistro clair (Nini, p. 314).

Tout ce qu'elle fait est affecté: sa démarche, sa façon de parler, etc.

Maïmouna nous apparaît plus stable et plus aimable que Nini. Ces différences ne sont peut-être pas sans rapport avec l'amour paternel et maternel qu'elle a connu contrairement à Nini. Le fait d'avoir une soeur aussi peut être responsable de ce caractère de Maïmouna. Entre elle et sa soeur existe, du moins au début, une intimité que Nini n'a jamais pu éprouver avec qui que ce soit. Les différences entre Nini et Maïmouna sont peut-être aussi voulues par l'auteur car à l'époque une grande tension opposait Noirs et Métis.

Le caractère presque idéal des rapports entre mère et fille tels qu'ils sont dépeints dans Maïmouna contraste énormément avec le tableau des rapports plutôt médiocres unissant Nini, sa grand-mère et sa tante. La nuit, Maïmouna s'endormait toujours con-

fiante, blottie contre le sein de sa mère (Maïmouna, p. 20). Le matin,

> une tendresse infinie la soulevait... l'anéantissait dans la chaleur du lit et dans la suprême consolation de cette présence si chère (Maïmouna, p. 11).

La mère, elle, lui témoignait de son amour de mille façons. Elle lui vouait une tendresse incomparable.

A l'opposé de cette intimité entre mère et fille dans Maïmouna, les rapports entre Nini et ses parentes sont plutôt formels. Les contacts directs sont réduits au strict minimum. Ceci est étonnant surtout quand on pense que les grand-mères sont connues, de par le monde, comme étant si attachées à leurs petits-enfants au point de les gâter. Cette situation entre Nini et ses parentes peut être due au désenchantement des deux vieilles (grand-mère Hélène et tante Hortense) qui après avoir passé leur jeunesse avec des "amoureux" d'occasions, tous Blancs d'Europe" (Nini, p. 293), se sont retrouvées solitaires après le départ de ces derniers.

Par ailleurs, le calme de Daro, qui peut s'expliquer par le fait que ce personnage de Maïmouna doit travailler pour gagner sa vie, contraste avec la nervosité des deux vieilles de Nini qui ne font absolument aucun travail et qui mènent une vie oisive.

Les deux vieilles femmes dans Nini d'un côté, et Daro de l'autre ne manquent pas de dévouement

envers les jeunes, chacune à sa manière.

Cependant, derrière le dévouement de la grand-mère et de la tante, on devine de l'inquiétude et de l'anxiété. A l'origine de cet état d'esprit, il y a probablement le fait que c'est Nini qui, par son travail, permet, dans une certaine mesure, à la maison de tourner. Et c'est sûrement cela aussi qui explique une certaine complaisance, vis-à-vis de Nini, de la part de ses deux vieilles parentes. Et Martineau n'avait pas tort quand il confiait à son ami:

> Je doute fort qu'elles osent lui faire la moindre observation (Nini, p. 303).

Dans Maïmouna, on n'observe pas le même type de rapports entre Maïmouna et sa mère et c'est la vieille Daro qui subvient aux besoins de la famille et elle exerce sur Maïmouna une autorité incontestable.

Une autre différence entre les deux familles c'est que Nini appartient à une famille relativement aisée. Elle et les siennes utilisent le service d'un boy. Savoir faire la cuisine "leur paraît être une des aptitudes qui permettent de définir une femme du commun." (Nini, p. 356). Elles appartiennent à une couche sociale où il faut avoir "sa cuisinière, son boy, sa blanchisseuse (Nini, p. 356). Nini, qui a tous ces avantages et qui a reçu, en plus, une éducation à l'occidentale, est distante et égoïste à l'égard de sa famille.

Maïmouna, par contre, n'a ni cuisinière, ni boy, ni blanchisseuse. C'est elle qui fait la cuisine, nettoie la maison et aide sa mère au marché. Contrairement à Nini, elle n'a jamais mis les pieds à l'école mais elle est chaleureuse et aimante.

Mais si Maïmouna a accepté cette condition de vie à Louga jusqu'à la puberté, elle a, par la suite, aspiré à une meilleure vie, un rêve qui sera réalisé à Dakar, auprès de sa soeur aînée.

On voit aussi dans les deux romans, des femmes ambitieuses, au coeur dur, même envers des parentes: Nini contre tante Hortense, Rihanna contre Maïmouna. Les rapports entre Nini et sa tante n'ont jamais été bons. C'est ainsi que Nini, sans pitié pour sa tante, s'en est allée en France non sans avoir, avec une méchante hypocrisie dit à sa tante:

> Au moment où je vais partir, il vaut mieux que nous nous quittions réconciliées.

Et celle-ci de répondre:

> Me réconcilier avec qui? Avec une enfant dénaturée, une ingrate, une pervertie comme toi? (Nini, p. 414).

Par contre, entre Maïmouna et sa soeur, Rihanna, il y a eu des rapports intimes jusqu'au moment où Rihanna a appris la grossesse de sa petite soeur. Alors, les rapports ont pris une nature violente de la part de la soeur aînée.

Une autre dimension se manifeste dans les rapports au sein de la famille: Maïmouna a bénéficié de l'affection et de la compréhension de la part d'un beau-frère, Bounama. Nini, par contre, n'a jamais joui d'une pareille amitié masculine désintéressée.

Entre Nini et Maïmouna, il y a une similitude dans leur mépris pour leur milieu, pour leurs origines. La différence se trouve dans le fait que ce mépris de Maïmouna pour Louga s'est situé à un moment de son évolution. Donc c'est une étape passagère. Après avoir vécu sa vie illusoire à Dakar, elle retourne à sa mère à Louga où bientôt sa vie passée à Dakar lui semblera relever plutôt du rêve:

> Avec la fuite des jours, la vraie vie, la vie réelle sans tendresse ni leure, Maïmouna commençait à la découvrir, à l'aimer du même amour que sa brave mère (Maïmouna, p. 250).

Nini, par contre, n'a jamais pu réellement s'intégrer à son milieu. D'abord seulement détachée vis-à-vis de sa famille, elle optera finalement pour une séparation brutale aux conséquences extrêmement pénibles pour sa tante.

Tout compte fait, les rapports familiaux sont plus complexes et plus affectueux dans Maïmouna que dans Nini.

(c) Rapports à l'intérieur de chaque groupe social:

Si les groupes sociaux étudiés diffèrent d'un roman à l'autre, et si les rapports humains à l'intérieur de chacun de ces groupes diffèrent aussi par bien des aspects, ce ne peut être sans intérêt de comparer les différents types de rapports humains entre membres des différents groupes tels que les deux romans nous les présentent. Il serait intéressant en particulier de savoir si ces groupes sont fermés et repliés sur eux-mêmes ou plutôt ouverts et d'une certaine porosité; s'ils sont agressifs ou plutôt accueillants; et où se situent leurs préférences.

Dans Nini, nous le savons déjà, les différents groupes sociaux représentés se confondent souvent avec différents groupes raciaux. C'est ainsi que le face à face oppose principalement Blancs, Métisses et Noirs.

Blancs et Métisses constituent des groupes privilégiés, tandis que les Noirs, d'une façon générale, occupent le bas de la hiérachie sociale.

Dans Maïmouna, par contre, l'élément racial, comme facteur de différenciation sociale, n'apparait nulle part. Les Blancs n'apparaissent que de façon épisodique et on ne les voit pas en interaction avec les Noirs. Et les Métis sont totalement absents du roman. En conséquence, le face à face ici oppose les gens appartenant à la même race, et privilégiés comme

démunis sont tous des Noirs.

Quels rapports entretiennent entre eux ces différents groupes, et en particulier en quoi consistent les rapports entre maîtres et gens de maison?

(i) Maîtres et domestiques:

Dans Nini, deux groupes de gens se sont attachés les services de gens de maison: Martineau et Perrin, des Blancs, emploient le cuisinier Magatte; la famille Maerle possède Bakary.

Dans Maîmouna, les Bounama se font servir par Yacine, deux jeunes filles sérères et occasionnellement d'autres serviteurs.

Martineau et Perrin ont des rapports courtois avec leur domestique.

A priori, les Maerle n'ont jamais accepté Bakary "l'âme damnée de la maison" qui n'a ni père ni mère et qui a "l'air d'un chien battu" (Nini, p. 293).

Il apparaît ainsi clairement qu'entre les domestiques et leurs patrons blancs ou mulâtres, aucune familiarité, aucune intimité ne sont possibles. La situation sera beaucoup plus complexe en ce qui concerne les rapports entre maîtres et gens de maison dans Maîmouna.

Les Bounama, eux, en effet, ne traitaient pas tous leurs domestiques de la même façon, tout au moins au début.

Les deux sérères étaient certes de misérables salariées qui exécutaient toutes les menues tâches domestiques, et aux quelles personne ne prêtait la moindre attention. Mais elles n'étaient ni méprisées, ni brutalisées comme l'était Bakary.

Yacine, par contre, était intégrée à la maison, tout au moins au départ. Certes il nous est précisé qu'elle était

> silencieuse, un peu taciturne, elle ne se mettait jamais en avant et ne faisait apparemment attention à aucun des visiteurs qui fréquentaient chez Bounama (Maïmouna, p. 128).

Et en plus du fait qu'elle travaillait bien,

> elle savait garder son rang, ne parlait que pour répondre aux questions qu'on lui posait, ne paraissait au salon ou dans les appartements que lorsque sa maîtresse ou Bounama l'avait appelée (Maïmouna, pp. 128-129).

En revanche, sa maîtresse avait en elle une "confiance illimitée" et aux yeux de la domestique, Rihanna

> était une grande dame qui la dépassait de cent coudées et qu'elle n'avait pas honte de servir avec une docilité d'esclave (Maïmouna, p. 129).

Entre elle et sa maîtresse existait une intimité étroite que seule l'arrivée de Maïmouna viendra briser. A partir de cette irruption de Maïmouna:

> Rihanna ne marquait plus à Yacine ces petites attentions qui la rendaient si fière et faisaient d'elle

> sa complice de tous les instants... Il semblait que la maîtresse eût honte, à présent, de se montrer tant soit peu familière avec sa servante (Maïmouna, p. 129-130).

La jalousie provoquée par cette attitude peut donc se comprendre et elle conduira à une certaine forme de prise de conscience.

Malgré cette détérioration des rapports entre Yacine et les Bounama, une conclusion s'impose cependant: à un moment donné, une certaine familiarité, une certaine intimité ont été possibles, dans Maïmouna, entre maîtresse et domestique.

N'est-ce pas là un signe que le groupe des Bounama, et par extension, la bourgeoisie noire naissante, au contraire des Métisses et des Blancs, est un groupe relativement ouvert, un groupe qui ne rejette pas à priori tout ce qui lui est étranger?

Une étude des rapports inter-raciaux nous permettra peut-être de vérifier cette hypothèse.

(ii) Rapports inter-raciaux:

Les rapports du type employeurs-employés ne sont pas les seuls qu'entretiennent les membres des différents groupes au sein de la société sénégalaise et la vie quotidienne leur offre maintes occasions de se voir et de s'apprécier.

L'attitude des Blancs envers les Mulâtresses, décrite de façon assez détaillée dans Nini peut se résumer en ces termes: Les Blancs se refusent à considérer les Métisses comme des Blanches. Pour eux, ces Métisses sont des Noires, au même titre que les autres Noires. Les conséquences qu'ils tirent de cette façon d'apprécier les Métisses ne sont pourtant pas les mêmes pour tous. Les uns, tels Martineau et Perrin trouvent normal d'utiliser les jeunes Métisses comme objets de plaisir et entretiennent des liaisons amoureuses avec elles. Les autres estiment que les rapports avec les Mulâtres, comme avec les autres Nègres, ne doivent pas sortir du cadre professionnel, doivent être toujours corrects et courtois, mais jamais intimes. Ceux-là n'apprécient pas du tout les liaisons amoureuses de leurs deux compatriotes avec les deux jeunes métisses.

Envers les Noirs, l'attitude des Blancs, telle qu'elle se dégage principalement de Nini et accessoirement de Maïmouna peut se définir comme suit: lorsqu'ils ne sont pas sous l'empire de l'alcool, les Blancs entretiennent des rapports, distants certes, mais toujours corrects avec les Noirs. A titre d'exemples, citons l'attitude de Martineau et de Perrin envers N'Diaye Matar (Nini, p. 306), et celle du Secrétaire Particulier du Gouverneur envers les fonctionnaires

noirs et les indigènes qui viennent solliciter une audience avec le Gouverneur (Nini, p. 398-399).

Si la position des Blancs, d'une façon générale, est de maintenir entre eux et les deux groupes raciaux du Sénégal, une distance sociale que justifie, à leurs yeux et au regard de l'idéologie coloniale, la supériorité de leur race et de leur civilisation, les femmes métisses, dans Nini, raisonnent différemment. Elle se considèrent comme des Blanches et feront tout ce qui est humainement possible pour se faire accepter par les Blancs au sein de la communauté blanche. Et afin qu'il ne puisse pas y avoir le moindre doute sur leur non-appartenance au groupe des Noirs, elles feront tout pour que s'installe entre elles et les Noirs, la plus grande distance sociale possible. Chaque fois qu'elles auront affaire à des Noirs elles s'adresseront à eux avec arrogance, se feront inutilement agressives et gratuitement méchantes.

A titre d'illustration, mentionnons ce que Nini fait subir au planton Mamadou, à N'Diaye Matar et à ce Noir qui a été amené à entrer dans le bureau où travaillait Nini.

Ce comportement des Métisses, de type maladif, ne se retrouve en aucun cas chez les Noirs quels que soit leur situation sociale.

Avec les Blancs, nous l'avons déjà souligné, les rapports sont corrects, polis et courtois.

Envers les Métisses, le sentiment qui prédomine chez les Noirs, c'est de la pitié, de la pitié pour ces aliénées qui n'arrivent pas à s'accepter telles qu'elles sont, et en particulier, à accepter leur composante nègre.

Tous sont prêts à leur tendre la main, à les aider, car ils les considèrent comme des parentes, des parentes égarées, victimes de fantasmes.

Nini a bénéficié de cet état d'esprit de la part de Mamadou (Nini, p. 294-295). C'est pour des raisons identiques que son puissant parent noir mettra tout en oeuvre pour lui décrocher ce poste juteux qui fera crever de jalousie toutes ses amies.

Ce que cette étude des rapports inter-raciaux fait clairement ressortir vient confirmer ce que nous avons déjà entrevu, à savoir que dans l'univers romanesque de Sadji, le groupe noir est le seul suffisamment libre de préjugés pour pouvoir entretenir, avec les membres des autres groupes, des rapports véritablement normaux, c'est-à-dire des rapports où le partenaire est jugé en fonction de ce qu'il est en tant qu'individu, en fonction de ses mérites propres, et non pas perçu à travers des stéréotypes raciaux. Le groupe noir est aussi le seul suffisamment ouvert

pour pouvoir accepter d'intégrer en son sein, des éléments issus d'autres groupes sociaux. N'est-ce pas là une des caractéristiques des groupes capables de dynamisme, capables de se développer, bref des groupes qui ont l'avenir pour eux?

(d) Religion et rapports humains:

Si c'est à force d'observation et par petites touches que Sadji a pu mettre en évidence les grandes tendances de la dynamique sociale sénégalaise, c'est aussi de la même manière qu'il nous fait découvrir ce que représentait le phénomène religieux et où en était la pratique religieuse dans ce Sénégal des années trente et de l'après-Deuxième Guerre Mondiale que décrivent Nini et Maïmouna.

Dans ces deux romans, deux religions apparaissent: l'Islam et le Catholicisme. Tandis que dans Nini, le Catholicisme est dominant, dans Maïmouna, c'est plutôt l'Islam. Cela se comprend car l'Histoire nous apprend qu'à Saint-Louis, les Métis étaient presque tous des catholiques tandis que les Noirs étaient presque tous des musulmans.

On peut distinguer deux niveaux dans la foi chez les personnages des deux romans. Il y a ceux qui croient "réellement" comme les deux vieilles, la grand-mère et la tante dans Nini et les deux vieilles, Mâme Raki et Yaye Daro dans Maïmouna. La grand-mère

et la tante de Nini semblent s'accrocher à leur foi en Dieu n'ayant plus rien à faire:

> Elles ne vivent plus dans l'abîme de de la vieillesse que d'un espoir très fort en Dieu...(Nini, p. 292).

Leur consolation ne se trouve plus désormais qu'en Dieu. Cependant, leur amour de Dieu ne semble pas aller de pair avec celui du prochain. Elles gardent des rapports distants avec les Noirs de la société saint-louisienne.

Dans Maïmouna, Yaye Daro et Même Raki sont, comme les vieilles de Nini, des femmes pieuses, ne manquant pas de faire leurs prières quotidiennes. Leurs rapports avec les membres de la société sont, dans une certaine mesure, plus influencés par la religion. Il faut dire que, tel que nous connaissons les deux religions, l'Islam plus que le Catholicisme a un impact certain sur tous les aspects de la vie sociale. C'est ainsi qu'à Dakar, la maison de Bounama est comme une mosquée où convergent les fidèles. La fête de Maouloud y est célébrée avec éclat.

Ces manifestations religieuses n'excluent pas cependant les distances ou les inégalités entre les membres de la communauté.

Les jeunes aussi bien dans Nini que dans Maïmouna, sont beaucoup moins pratiquant que les vieilles. Aller à l'église pour beaucoup, n'est qu'une occasion

"de faire admirer la coupe irréprochable de leur costume fait ailleurs qu'à Saint-Louis" (Nini, p. 314). Nini, par exemple, arrive à l'église "en robe dont l'éttofe et la coupe sont de la dernière mode" (Nini, p. 314).

Il apparaît donc clairement que la religion n'est qu'un moyen de satisfaire des besoins individuels. Pour les Nini, elle sert de lien avec le milieu européen auquel elles entendent être rattachées. Chez les Bounama, les manifestations religieuses sont autant d'occasions d'établir leur fortune et de montrer leur appartenance à la classe des privilégiés.

Adeptes du Catholicisme et de l'Islam ont volontiers recours aux marabouts. Ainsi dans Nini, le marabout est consulté à deux occasions (Nini, pp. 346 et 380). Dans Maïmouna, on a recours aux marabouts beaucoup plus souvent (Maïmouna, pp. 21, 59, 92, 129, 161, etc.). Cette croyance affecte les rapports humains dans les deux romans. C'est ainsi que les bons rapports entre Maïmouna et son amie Karr, se sont détériorés à la suite des révélations faites à Daro par un marabout. Par contre, c'est le marabout, appelé au chevet de la grand-mère Hélène, qui a fini par rapprocher cette dernière et la tante Hortense des Noirs qu'elles ont toujours détestés.

La croyance au marabout reflète également une autre dimension dans les rapports humains. Elle fait encore apparaître davantage le conflit des générations déjà perçu à propos de la pratique religieuse. La foi que les personnages accordent aux pouvoirs du marabout varie selon leur âge. Les femmes les plus vieilles c'est-à-dire la grand-mère Hélène, la tante Hortense et Yaye Daro sont plus crédules tandis que les jeunes filles sont plutôt sceptiques ou indifférentes. On peut se demander si ces dernières ne traduisent pas le point de vue de Sadji sur les marabouts. Le marabout peut-il changer le cours des événements? Pourquoi Martineau n'a-t-il pas épousé Nini? Pourquoi Rihanna n'est-elle pas guérie de sa stérilité ? Ces questions ne diffèrent pas de celles posées par Sadji lui-même par l'intermédiaire du narrateur:

> Qui fallait-il croire, de l'homme de science, du marabout ou de la féticheuse? (Maïmouna, p. 163).

Et le narrateur de conclure:

> En mobilisant toutes les sciences, les exactes et les occultes, on était du moins assuré de ne rien négliger et de ne pas se tromper tout-à-fait.

Ce scepticisme du narrateur exprime à coup sûr celui de Sadji lui-même. A en croire Laré, en effet, face à la religion, Sadji avait une attitude avant

tout empreinte de scepticisme, une attitude de libre-penseur. Laré nous apprend même qu'après sa mort,

> A cause de son (Sadji) attitude de libre - penseur, les marabouts lui refusèrent la prière à la mosquée et le Ministre de l'Intérieur dût intervenir auprès d'eux pour qu'ils consentissent à l'inhumer au cimetière musulman de Soumbedioune. 2

Au terme de cette comparaison entre les deux romans de Sadji, un certain nombre d'observations peuvent être faites: Maïmouna est un roman beaucoup plus complexe que Nini. Alors que ce dernier ne s'intéresse véritablement qu'à l'étude du groupe métis et que toute l'action se déroule dans une seule ville, Saint-Louis du Sénégal, Maïmouna nous fait découvrir le milieu rural de Louga et la ville de Dakar avec les différentes classes sociales qui étaient en train de s'y constituer. Cette plus grande complexité de Maïmouna fait que ce roman nous donne une vue d'ensemble plus large sur ce qu'était le Sénégal de l'après-Deuxième Guerre Mondiale, un Sénégal où, de toute évidence, le groupe ascendant ne pouvait plus être les Métis mais ce groupe de Noirs formés à l'école de l'Occident et qui malgré sa révendication d'une

---

2. Laré, Appendice IV.

certaine authencité africaine, était en train de se réaliser, grâce aux méthodes qui, sous d'autres cieux, ont permis aux autres bourgeoisies de naître et de se développer.

CHAPITRE IV

INFLUENCES LITTERAIRES ET TECHNIQUES NARRATIVES CHEZ SADJI

Pour traduire sa pensée ou ses préoccupations, chaque écrivain a sa technique ou son style particulier. L'objectif de ce dernier chapitre est précisément d'étudier certaines influences littéraires et techniques narratives que Sadji a utilisées pour faire passer son message.

a) L'héritage réaliste:

Ce qui est frappant dans les deux romans de Sadji c'est l'influence du roman réaliste français du dix-neuvième siècle. L'écrivain réaliste veut rendre tout le réel, tel qu'il est, dans sa diversité et sous ses aspects, les plus ordinaires. Il a du goût pour les événements vécus ou empruntés à la rubrique des faits divers ou reconstitués grâce à une documentation solide. Ses personnages sont ordinaires, vraisemblables ou vrais, déterminés par le physique et le milieu. Gustave Flaubert, par exemple, souligne ce qui, dans l'hérédité, le milieu, les circonstances, conditionne et explique les actes de ses personnages. Balzac, lui, aborde ses personnages de l'extérieur, nous en fait d'abord un portrait physique détaillé. Leurs vêtements, leur visage, leur comportement, révèlent leur caractère,

leurs vices ou leurs passions. Même leur nom est significatif.

Sadji, fidèle à cette tendance littéraire, tire l'histoire de son roman Nini, d'une expérience vécue, à en croire son fils.[1] D'après les renseignements fournis par ce même fils, on est même tenté de penser que le personnage de Nini est peut-être emprunté à la réalité. Sadji, en effet, avait connu une mulâtresse pendant son séjour à Saint-Louis et celle-ci l'avait déçu. Mais l'auteur lui-même affirme dans l'avant-propos de son roman:

> Nini n'est pas, comme d'aucuns le pensent, un acte d'accusations qu'expliquerait une déception amoureuse encaissée par l'auteur de la part d'une personne mise en cause (Nini, p. 289).

Malgré ces dénégations de l'auteur, on peut légitimement penser que son expérience personnelle du milieu métis de Saint-Louis a pu être largement mise à contribution lors de la rédaction de ce roman.

Par ses vêtements, son comportement et son visage, Nini est montrée comme le personnage hybride qu'elle est, voulant s'européaniser autant que possible. Tout son caractère est peint à partir de sa description physique (Nini, pp. 292-293, 303, 310, 311).

---

1. Laré, . 103.

Même le nom de Nini, Virginie, c'est-à-dire "vierge" est significatif. Ce nom est plutôt ironique puisque, ainsi que nous le voyons dans le roman, Nini, est loin d'être vierge.

Maïmouna aussi décrit des milieux que l'auteur a connus personnellement, c'est-à-dire Louga et Dakar. Il nous fait part du portrait physique de Maïmouna, de la façon dont sa mère l'habille et de là, il passe à son aspect moral.

Comme Emma Bovary, Nini est surtout la victime des illusions qu'elle nourrit sur elle-même et d'aspirations qui ne s'accordent nullement avec sa situation sociale.[2]

> Cette tendance des hommes à se croire tels qu'ils voudraient être et à rêver de bonheurs illusoires, qui leur sont inaccessibles, Flaubert la dénoncera dans la plupart de ses romans comme la source principale de leur maux. 3

Sadji, dans la tradition de Flaubert, fait de Nini le type universel de la Métisse. C'est ainsi que, dans l'avant-propos de son roman, il écrit:

> Nini est l'éternel portrait moral de la Mulâtresse, qu'elle soit du Sénégal, des Antilles ou des deux Amériques. C'est le portrait de l'être physiquement et moralement hybride, qui, dans l'inconscience de ses réactions les

---

2. Lagarde et Michard: XIX^e siècle (Paris: Editions Bordas, 1969), p. 459.

3. Ibid, p. 459.

> plus spontanées, cherche toujours à s'élever au-dessus de la condition qui lui est fait, c'est-à-dire au-dessus d'une humanité qu'il considère comme inférieure mais à laquelle un destin le lie inexorablement (Nini, p. 289).

Maïmouna, elle aussi, est une illustration de cette attitude face à l'existence, si bien décrite par Flaubert, et qui depuis Flaubert, porte le nom de bovarisme. Maïmouna, jeune fille, passe toutes ses journées et ses nuits à rêver:

> Ses songes étaient faits maintenant de désirs et de possession (Maïmouna, p. 45).

Dakar, pour elle, est devenu "un séjour incomparable" avec de grands banquets et des amoureux (Maïmouna, p. 45). A Dakar, elle a trouvé "l'univers dont elle n'avait cessé de rêver: palais éclairé à l'électricité, cuisine succulente et variée, prestige et noblesse" (Maïmouna, p.95). Mais qu'est-ce que l'auteur fait de toute cette illusion? La vie de Maïmouna s'est écroulée. Elle est punie, comme Nini d'ailleurs, pour avoir ignoré son univers traditionnel, pour avoir vécu "ailleurs", dans l'illusion, pensant ainsi trouver son bonheur.

Sadji utilise le bovarisme de la même manière dans les deux romans. Il nous point deux héroïnes

dont les grandes ambitions initiales s'écroulent à la fin des deux romans.

Certains critiques condamnent la façon dont Sadji présente ses personnages. Brench, par exemple, dit que ses personnages sont des marionnettes, invraisemblables en raison des exagérations et de la superficialité de l'auteur dans leur peinture:

> Their passions motives and emotions are superficial. 4

Et aussi:

> The characters are simply reflections of the moralist's attitude which robs them of life. 5

Certes, l'un des objectifs des romanciers réalistes est d'observer l'âme humaine avec la même impartialité que celle exigée dans les sciences physiques, c'est-à-dire sans faire intervenir leurs sentiments personnels. Ils s'efforcent donc de paraître absents de leur oeuvre.

Sadji fera aussi la même chose et Mouralis l'exprimera ainsi

> (Sadji) reste constamment distinct du personnage et du monde qu'il crée. Il s'agit de deux oeuvres réalistes qui

---

4. Brench, p. 24.

5. Ibid, p. 26.

> se contentent de décrire, sans aucune arrière-pensée moralisante ni didactisme excessif, un aspect de la situation actuelle de l'Afrique.6

Ses personnages, comme chez les réalistes, sont nés des souvenirs de l'auteur et évoluent dans des milieux que ce dernier connaît bien. Les personnages de Sadji ne sont donc pas aussi invraisemblables que des critiques comme Brench l'affirment.

Un autre aspect du réalisme de Sadji, c'est sa façon de percevoir le temps en fonction du milieu. Alors que c'est l'horloge qui nous indique ce temps avec précision dans les centres urbains modernes de Dakar et de Saint-Louis, nous ne l'appréhendons que de façon approximative dans le cadre rural de Louga.

A Louga, le chant du coq indique non seulement le lever des hommes mais de tout l'univers:

> Quand les coqs du village unanimes eurent poussé leur troisième chant l'Orient commença à montrer ses gencives blanches... et la conquête du jour s'effectua par courtes étapes (Maïmouna, p. 10).

L'arrivée du train indique à Maïmouna le moment d'aller au marché (Maïmouna, p. 10). C'est avant le lever du soleil que Mâme Raki cache Yaye Daro, atteinte de variole (Maïmouna, p. 231).

---

6. Mouralis, p. 113.

Par contre, dans les villes de Dakar et de Saint-Louis, le temps est bien précisé. Maïmouna passe dix minutes sous la douche (Maïmouna, p. 88). A "seize heures environ" Rihanna passe près du marché Sandaga (Maïmouna, p. 183). A six heures et demie, les coqs chantent (Nini, p. 291). Après cinq heures, Nini et Madou vont au tennis (Nini, p. 295). C'est à une heure environ que Nini va voir son amie Madou avec la lettre d'amour de N'Diaye Matar (Nini, p. 321).

La référence précise ou vague au temps n'est pas sans signification. Dans les grandes villes, marquées par le modernisme, les gens sont plus pressés que dans les campagnes. La notion du temps n'est donc pas la même dans les deux cas.

b) L'auteur-narrateur

Malgré leurs prétentions à l'objectivité, nous savons tous que l'impersonnalité absolue est impraticable. Même Flaubert, en dépit de tous ses efforts, n'est pas parvenu à réaliser une oeuvre parfaitement impersonnelle. Stendhal non plus. Il est constamment présent dans ses romans. Il ne s'efface jamais complètement devant ses personnages: il les juge, se moque d'eux.

A l'instar de ses illustres prédécesseurs, l'auteur de Nini reste lui aussi, présent dans ses romans où nous le retrouvons sous le masque du narrateur.

En fait la présence de l'auteur se fait sentir par l'intermédiaire du narrateur. Ce narrateur, dans les deux ouvrages, est présent à chaque page. Il offre sa propre interprétation des faits et ses propres jugements. Tantôt il participe à la narration, tantôt il n'est que simple observateur. Ses interventions prennent la forme de jugements, de justifications ou de condamnations de l'attitude d'un personnage.

Dans Nini, une passante, de race noire, bouscule Nini et à la réaction de cette dernière le narrateur remarque:

> Petit incident de la rue qui arrive tous les jours; mais la moindre maladresse commise par un Noir passe pour un scandale aux yeux des Mulâtresses de Saint-Louis. On voit que Nini et Madou, quoi qu'elles disent, n'ont jamais été à Paris où il arrive souvent qu'on se heurte à un passant poitrine contre poitrine (Nini, p. 296).

Ici, l'auteur-narrateur nous en dit beaucoup sur ce qu'il pense des Métisses saint-louisiennes.

Dans Mafmouna également, il juge ses personnages:

> Mais que (Mafmouna) reprochât à Daro sa pauvreté, qu'elle méconnût tous les efforts, les sacrifices et les privations que la brave femme s'imposait pour l'amener au rang de fière demoiselle, voilà qui était inadmissible (Mafmouna, pp. 64-65).

A d'autres occasions, le narrateur nous fait part de ses réactions: dégoût, perplexité, joie.

Il plaint les Métisses, certes, et il ne peut pas le cacher:

> Aussi admirez avec quel dédain elle (les métisses vivant à l'indigène) regardent passer Nini et Madou qui ont l'air d'avoir renié leur milieu et leur origine (Nini, p. 297).

Très souvent, il généralise:

> Les sentiments d'une fille noire sont complexes, et son coeur aussi profond et aussi ténébreux qu'un puits du Diolof (Maïmouna, p. 112).

D'une façon générale donc, nous pouvons dire que le narrateur, aussi bien dans Nini que dans Maïmouna, est le porte-parole de Sadji. Il se tient au centre de la scène rurale ou urbaine. C'est par lui que nous connaissons les personnages et les actions dans les deux romans.

Cette façon de narrer pourrait certes rattacher Sadji à la tradition des griots de l'Afrique ancestrale. Cependant, on ne saurait dire qu'elle l'éloigne vraiment de celle léguée par le réalisme européen.

Quelles que soient ses sources d'inspiration, cependant, l'auteur a recours, pour faire mieux ressortir ses préoccupations, au jeu de contrastes.

c) Jeu de contrastes:

Sadji se plaît à user de contrastes. Cela enrichit ses romans. Nous voyons ce jeu de contrastes

s'exprimer dans la présentation des personnages et des situations.

Dans la présentation des personnages dans Nini, l'auteur oppose les trois catégories de son monde romanesque, à savoir les Blancs, les Métisses et les Noirs. Prenons les premiers, les Blancs et les Métisses. Sadji montre à plusieurs reprises le comportement correct des Blancs vis-à-vis des Noirs et l'impolitesse des Métisses à l'égard de ces mêmes Noirs. Il oppose la culture des Blancs, c'est-à-dire de Martineau et de Perrin, qui connaissent bien leur littérature française à l'ignorance de Nini qui pourtant veut se montrer érudite. Il oppose également la jeune femme du Secrétaire-Général du Gouverneur à Nini. La première est "discrète, sans poudre, ni fards, ni Kohoul" (Nini, p. 400), tout le contraire de la seconde. L'intention de l'auteur, c'est de faire ressortir la sottise et l'aliénation de Nini qui se poudre et se parfume à outrance croyant ainsi se rapprocher du modèle européen.

Sadji oppose davantage Noirs et Métisses. Les premiers ont le beau rôle et représentent la tradition africaine. Les Métisses sont déracinées, écartelées entre leur mépris pour la tradition africaine et leur non-intégration dans la société blanche. L'attitude de Nini à l'égard de sa grand-mère et de sa tante

est en contradiction avec le respect traditionnel dû aux vieillards, symbôle de la sagesse.

Physiquement, Sadji avoue que les Métisses sont belles. Mais lorsqu'il présente les Noirs, il les dote non seulement de cette même beauté physique mais aussi de toutes sortes de qualités morales. Tandis que les Nini marchent comme des automates, les Noires, comme Fatou Fall, la cousine de Nini, se meuvent:

> avec cette dignité des femmes ouolof qui savent si bien mettre en valeur leur démarche lascive (Nini, p. 355).

Nini, dans sa démarche "ne trahit pas cette mollesse des gestes et des mouvements qui se remarque chez toutes les négresses les moins noires" (Nini, p. 293).

Sadji compare la demeure des Métisses à celle des Noirs. La maison de Nini qui:

> baigne dans la clarté des lampes électriques, négatrices des existences invisibles (Nini, p. 346),

est opposée à la maison ou plutôt à la hutte du marabout. Sa porte donne "sur un abîme à peine éclairé" (Nini, p. 346).

En juxtaposant les Noirs et les Métisses, l'auteur veut montrer que les dernières ne peuvent pas réussir dans un milieu noir qu'elles repoussent de toute leur force et qui est le milieu de la sagesse et de la culture africaines.

Dans Maïmouna, Sadji a également recours à ce jeu de contrastes. Comparant les deux cadres de vie de l'héroïne, il nous montre les sentiments de la jeune fille et les rapports humains entre les différents personnages. Il oppose la vie traditionnelle, telle qu'elle est vécue par Daro et la petite Maïmouna à la vie urbaine. Maïmouna compare la vie paisible de Louga à la froideur, à la hâte de Dakar où "les foules qui coulaient dans les rues fuyaient au lieu de marcher." (Maïmouna, p.86), où "le danger ... se trouvait jusque dans l'anonymat qui revêtait les choses et les gens" (Maïmouna, p.86).

Bien que les deux soeurs, Rihanna et Maïmouna soient semblables à plusieurs égards, l'auteur montre une différence profonde entre les situations et les destins de chacune des deux (Maïmouna, pp. 111-112).

Il contraste aussi la façon de vivre des Bounama à celle de Yacine.

Ce jeu de contrastes qui met en relief aussi bien les personnages que les situations dans les deux romans, constitue, à n'en pas douter, un des éléments essentiels de cet art d'écrire qui chez Sadji se confond souvent avec l'art de décrire. Cet art est reconnu par tous comme une des grandes réussites de l'auteur de Nini et de Maïmouna.

(d) La description:

Presque tous les critiques admettent que Sadji possède l'art de décrire, un art qui rappelle les romanciers réalistes français. Sa présentation de la société hybride de Saint-Louis et de Dakar est une illustration de ce talent. Il a su décrire des conflits de sentiments et "the strength of deep-rooted social prejudices"[7] dans une situation coloniale.

Kesteloot parle de sa description aussi bien de la vie et de la mentalité campagnardes que de l'esprit et des habitudes de la haute société musulmane de Dakar.[8] C'est avec le même soin que l'auteur décrit la société des Métisses saint-louisiennes.

Même Brench, généralement peu tendre pour Sadji, avoue que ses descriptions des sociétés de Louga, de Dakar et de Saint-Louis sont "accurate and vivid".[9]

Pour montrer à quel point ces commentaires sont pertinents, qu'il nous suffise de jeter un coup d'oeil sur certains passages des deux romans de Sadji.

C'est d'abord le salon de Nini qui nous est décrit avec une admirable précision:

---

7. 'In Memoriam', Présence Africaine, Vol. II, No. 39, 1961-62, p. 260.

8. Kesteloot, p. 203.

9. Brench, p. 24.

> Il y a une profusion des choses brillantes et multicolores, disposées avec goût mais de tons criards. Des meubles, qu'on ne fabrique plus depuis le siècle dernier, sont tenus dans une propreté méticuleuse: un buffet, une desserte sur laquelle se tient debout une statuette de bronze, vague déesse de la beauté; ... Ça et là, aux meilleures places, se distinguent les photos de famille, aggrandies, exposées comme les témoins éloquents d'une gloire ancienne (Nini, p. 301).

Certains détails de cette description évoquent le passé et le présent de ces Métisses. L'auteur fait ressortir la nature hybride voire le drame de ces personnages - des êtres pris entre deux cultures: celle des Blancs et celle des Noirs. D'après Martineau, le salon réalise "le juste milieu entre le goût esthétique du Blanc et celui du Noir: amour de l'ordre, du beau; propreté, d'une part; luxe effréné, goût des couleurs et du clinquant, d'autre part" (Nini, p.302). Cette description, dans la tradition de Balzac, révèle la psychologie de ces Métisses.

De nombreux autres passages aussi riches et aussi précis mériteraient d'être mentionnés ici. C'est le cas, par exemple, des descriptions du bain de soleil pris par Nini et Madou (p. 330); des albums de Nini (pp. 331-334); du village de Sor (pp. 344-345) ou du mariage de Dédée (pp. 338-342). Toutes ces descriptions ont un objectif commun: nous faire saisir l'état d'esprit de Nini et de ses

pareilles.

Dans Maïmouna également, la description minutieuse de l'habillement de Bounama traduit son caractère:

> Bounama s'habilla confortablement à l'indigène; culotte blanche ample et légère, arrivant aux genoux; sous-vêtement européen en soie pure; boubou blanc plastronné de bazin riche, qui s'ouvrait largement sur les côtés; grand boubou de bazin super-riche, amidonné à souhait et repassé avec une application tatillonne. Aux pieds, une paire de babouches toutes neuves choisies un peu trop petites parce que c'était la mode (Maïmouna, p. 104).

Cette description nous indique clairement qui est Bounama: un monsieur, disposant d'importants moyens, et dont le style de vie est mi-européen, mi-africain.

D'autres descriptions méritent d'être soulignées: la fête de Maouloud (pp. 104ff); la toilette matinale de Maïmouna (pp. 11-12); ses rêves et ses cauchemars (pp. 20-21); la ville de Dakar (p. 137); et l'épidémie de la variole (pp. 229-238). Ces descriptions révèlent aussi bien la mentalité de ces personnages que leurs activités et leur environnement, un environnement dont la Nature constitue l'élément primordial.

(e) La Nature comme cadre poétique de l'action:

La Nature dans laquelle évoluent les personnages de Sadji est comme un miroir reflétant leur état d'âme. Mais

> l'harmonie universelle qui règnait entre les êtres et les choses, les

> insectes et la poussière, le vent et les cailloux (Maïmouna, p. 44)

pouvait elle aussi être rompue par l'état d'âme des personnages. A Maïmouna, devenue adolescente,

> la vision matinale du monde extérieur... causait un sentiment à la fois doux et pénible (Maïmouna, p. 40).

Les choses,

> d'un seul coup, perdaient leur valeur et leur aspect normaux pour revêtir, à travers une sorte de brume, des caractères nouveaux favorisant chez elle un étonnement et une curiosité quasi maladifs (Maïmouna, p. 40).

L'album de Nini, à partir de l'âge de 15 ans, "enferme dans son sein des parfums" et ces parfums nombreux sont

> associés inséparablement à des scènes d'amour; ce sont des atmosphères de volupté, des ciels d'orgies (Nini, p. 332).

Le narrateur continue à évoquer ces parfum qui

> s'échelonnent, les uns éveillant des circonstances précises, les autres soulevant à peine de vagues souvenances, de vagues sentiments de déjà vécu' (Nini, p. 333).10

---

10. Cette idée du parfum et de ses associations évoquent les poètes français du dix-neuvième siècle et plus particulièrement Baudelaire.

Juste avant de quitter Louga pour Dakar, "tout devenait poétique" aux yeux de Maïmouna. Mais

> il semblait qu'il y eût entre elle et les choses de son pays des liens très forts et pourtant fragiles, qui allaient se rompant à mesure que son départ approchait (Maïmouna, p. 69).

Ce jour-là même, la nuit été "épaisse et noire", traduisant ainsi les sentiments de Maïmouna, mélancolique à l'idée de quitter sa mère. Dans le train, Maïmouna oublie vite son chagrin car "le coeur roule avec le matériel, les pensées vibrent et prennent des ailes..." (Maïmouna, p. 77).

La Nature et les sentiments vont donc de pair. C'est devant la nature que Martineau laisse libre - cours à ses sentiments de poète et d'amant. Pour lui, contrairement à Nini, la mer traduit un

> enlèvement perpétuel des vagues, cette vie frémissante qui semble parcourir d'un bout à l'autre un élément si fort et si discipliné (Nini, p. 366)

Il laisse son coeur "voguer au large et se fondre momentanément avec l'onde et la nuit qui s'accouplent en des heurts silencieux. Martineau et son amante contemplent "en silence le tableau grandiose qui s'offre à leurs yeux noyés d'ombre" (Nini, p. 365). A la question de Nini lui demandant de l'épouser, Martineau croit "entendre une douce musique qui se mêle au bruit de la mer."

Il fait sa promesse à Nini et

> la mer baigne d'un grand roulement
> cette promesse de mariage
> (Nini, p. 368).

Pour conclure cette scène d'amour le narrateur remarque:

> La mer réserve pour tout de bon,
> à tous les amoureux, à tous les
> amants, sans rien cautionner,
> le même accueil frais, la même
> musique de ses vagues tumultueuses
> qui bercent leurs chimères
> (Nini, p. 368).

Il s'agissait, en effet, de chimères car on le sait, Martineau n'allait pas épouser Nini.

Maïmouna, tombée amoureuse de Doudou Diouf dès le jour où pour la première fois, elle le voit, trouve que

> la nature extérieure s'emplissait
> d'une poésie étrange. Les choses
> semblaient animées d'une singulière
> bonne volonté (Maïmouna, p. 103).

Lorsque Maïmouna est en proie au désarroi et au chagrin, à l'idée d'avoir à épouser un homme qu'elle n'aime pas, la nature s'assombrit et la cour se recouvre

> d'une ombre très dense où semblait
> grouiller un essaim de créatures
> invisibles mais malicieuses
> (Maïmouna, p. 148).

De même:

> Tout ce que la nuit comporte de
> terreurs et de superstitions

> immobilisaient les êtres et les choses dans un inextricable réseau (Maïmouna, p. 148).

Les étapes de la vie des hommes sont aussi marquées par la Nature. Quand celle-ci change de décor, c'est souvent des événements tragiques pour les hommes:

> Les changements de saison étaient marqués presque toujours par des deuils ou des calamités (Maïmouna, p. 224).

Et quand "les récoltes s'annonçaient trop abondantes il fallait se méfier davantage de l'épidémie et de la mort" (Maïmouna, p. 225). Et c'est en effet, une période d'abondance qui a précédé l'épidémie de variole qui a touché beaucoup de villageois de Louga dont Yaye Daro et sa fille enceinte. C'est aussi le cas de la grand-mère Hélène qui, apprenant brutalement le départ de Martineau par Nini, tombe malade pendant la mauvaise saison car

> on vient de sortir de l'hivernage et il y a une redoutable transition entre cette période chaude et pluvieuse et le petit hiver africain qui dure trois à quatre mois, pendant lesquels jeunes et vieux grelottent sous leurs vêtements légers (Nini, p. 378).

La nature, pour saluer l'intimité entre les deux soeurs, Rihanna et Maïmouna, montre un doux visage. Le narrateur continue:

> Il y a, en Afrique, de ces aubes
> fraîches et suaves (Maïmouna, p. 121).

Plus tard, cette même nature se fera étouffante, juste avant la découverte, par Rihanna, de la grossesse de sa sœur, découverte qui sonnera le glas de leur amitié. Et si la nature et la nuit se font étouffantes, c'est que les renseignements que Bounama livre pendant son sommeil sont effectivement étouffants.

De même que certaines étapes de l'année, certaines saisons, se voient conférer des significations particulières dans l'oeuvre de Sadji, de même certaines phases du jour, et en particulier la nuit, s'y trouvent chargées d'une valeur symbolique. C'est ainsi que la nuit peut être symbole de la mort. Dans Nini, par exemple, la maison de Nini, vue dans la nuit, semble morte (Nini, p.300). Selon les sentiments des personnages la nuit peut être source de peur, de joie ou de chagrin ou occasion de rêves où se déchaînent toutes les passions. Ainsi le petit Bakary, au village de Sor, "traverse un état de peur extrême qui le fait trembler comme une feuille morte" (Nini, p. 346). Le narrateur parle des "terreurs de la nuit" et les cauchemars que la petite fait la nuit dans Maïmouna. (Maïmouna, pp. 20-21). C'est pendant une nuit "agréable parce que chaude et étoilée" que Martineau déclare son amour pour Nini (Nini, p. 366).

Chez les gens de Louga, des soirées agréables sont passées en réunions paisibles:

> La nuit exaltait le coeur des humbles, elle mettait un charme de plus au coeur des conteurs magnifiques (Maïmouna, p. 17).

C'est également la nuit que les personnages peuvent vivre en rêve toutes leurs passions. Maïmouna rêve de garçons qui la pourchassent et la couvrent de caresses. En rêve, elle déteste la vie au village et refuse le mari qu'on veut lui imposer. C'est aussi en rêve que Nini se voit vedette et se livre à des orgies et à l'ivresse (Nini, pp. 304-305).

La nature n'est pas seulement chez Sadji un reflet de l'état d'âme de ses personnages. Tout le long des deux romans, la Nature est personnifiée. La nuit se promène, elle exalte, le soleil grimpe en silence, etc. A titre d'exemples, lisons les quelques passages qui vont suivre:

> Quand le soleil daignait sourire, il chassait le brouillard, glissait un rayon tiède sur les haillons et le coeur des malheureux (Maïmouna, p. 47).

Ici, le soleil apparaît comme un être providentiel qui apporte la joie aux êtres humains.

Pour décrire le départ de Maïmouna pour la ville, l'auteur écrit:

> L'univers entier était en partance pour Dakar ... Les nuages qui passaient, dociles et lents, à travers le ciel muet, le vent du matin et du soir

> et les tourbillons soulevés par
> les trous de chaleur, tout semblait
> glisser vers Dakar (Maïmouna, p. 73).

L'univers, les nuages, le ciel, le vent, les tourbillons tous sont dotés de caractères humains.

La Nature réagit à la présence de Maïmouna à Dakar:

> Il (le soleil) parut d'abord se douter
> de quelque chose, car il suspendait
> longtemps, longtemps, son disque
> d'argent à la même place, au-dessous
> des flots. Était-ce la venue de
> Maïmouna qui l'intriguait? (Maïmouna,
> p. 85).

Et le narrateur conclut:

> Car les choses sont certainement
> sensibles à des événements aussi
> grandioses (Maïmouna, p. 85)

comme des êtres humains.

Dans Nini, il y a de nombreux exemples de personnification de la Nature. Le jour de Pâques,

> Un soleil splendide s'est levé, aussi
> joyeux que les hommes et les anges,
> qui vont participer à la célébration
> de cette grande journée (Nini, pp. 313-314).

Après les fêtes de la journée:

> l'aube blanchit l'atmosphère et rend
> peu à peu moins poétique le contenu
> des salles de danses: gens et choses
> (Nini, p. 318).

En décrivant les Noirs et leurs veillées, le narrateur explique:

> Leurs inspirations tumultueuses,
> pompées par la lune et la fraîcheur
> du soir montent partout la nuit,

> quand le soleil disparaissant
> accorde un peu de clémence et
> de répit aux hommes (Nini, p. 326).

Dans le même Nini, le soleil est toujours perçu comme une divinité capable de commisération et on voit le vent cueillir, en passant, "des rires d'une franche gaieté" (Nini, p. 328).

Ces correspondances que nous retrouvons chez Sadji, entre la Nature et l'homme et cette fréquente personnification de la Nature elle-même nous rappellent, ainsi que nous l'avons déjà signalé les différents courants poétiques du dix-neuvième siècle à commencer par les Romantiques et Baudelaire. Mais elles nous rappellent en même temps certaines des techniques littéraires chères aux poètes de la *Négritude*.

Ces influences diverses que nous venons d'évoquer ne font pas, cependant, de chaque roman de Sadji un ensemble disparate. Sadji, en effet, possède un style et un langage qui lui sont propres.

(f) Langage:

Kapolo a bien rendu compte de la réussite de Sadji en ce qui concerne le langage:

> Sadji a séduit par la sureté de
> son langage littéraire. 11

---

11. Kapolo, p. 66.

Dathorne aussi remarque:

He (Sadji) handles the language competently. 12

Aucun de ses critiques, même parmi les plus sévères n'a parlé en termes péjoratifs du langage utilisé aussi bien dans Nini que dans Maïmouna.

On a l'impression, en lisant Nini et Maïmouna que les personnages, selon leur milieu ou leur caractère, parlent des langues différentes. Les Nini qui se veulent membres de la communauté blanche, s'expriment bien sûr, en français. Dans Maïmouna, par contre, c'est plutôt en Wolof que les personnages semblent s'exprimer, l'auteur se contentant de procéder à une traduction en français.

En essayant de recréer l'essence africaine, Sadji réussit, non seulement à transmettre les attitudes et les valeurs de ses personnages, mais aussi à rendre toutes les subtilités de la langue indigène.

Le français que Sadji fait parler au marabout de Nini, par exemple, peut être considéré comme trop parfait mais il lui fait utiliser des tournures indigènes: Par exemple: "les coeurs de Nini et du Blanc seront

> 'fondus' comme l'air et la lumière (Nini, p. 35).

---

12. Dathorne, p. 368.

Le langage situe chaque personnage dans son milieu d'origine ou d'adoption. Il existe une nette distinction entre le langage des paysans ou de petites gens et celui des citadins.

Dans Nini, on ne voit pas de paysans, mais le langage de la parente noire d'Hélène et du marabout par exemple est semblable à celui des paysans de Louga. Ces paysans et les autres ruraux parlent un langage naturel, populaire, coloré, plein d'images et de métaphores. Cela traduit le fait qu'ils sont encore liés à leur racine.

Yaye Daro, par exemple, conseillant à Maïmouna de se méfier de son amie Karr, dit dans un langage bien riche et imaginé:

> Leur oeil démésurément long voit
> à travers notre corps, comme toi
> à travers une eau claire et limpide
> (Maïmouna, p. 22).

Même Raki parle toujours sans formalité ni artifice. Racontant à Maïmouna l'histoire de la famille de Karr, elle dit les faits simplement:

> Alors, elle lui a, dit-on, fait
> une omelette et qu'est-il arrivé?
> (Maïmouna, p. 198).

Le langage des citadins est bien opposé à celui des villageois. Il est courtois mais artificiel. Cela traduit aussi la nature de leurs rapports - des rapports artificiels. Aussi bien dans Nini que dans Maïmouna,

le langage des citadins les trahit. La conversation entre Nini et Madou, par exemple, est ponctuée par "chère amie". Cela traduit le manque de sincérité entre elles (Nini, p. 394). Le dialogue entre Rihanna et son amie Silvy a un pareil ton. Il est ponctué lui aussi de "chère amie". Ecoutons un peu ce qu'elles se disent:

- ... Qu'y a-t-il, chère amie?
- Un petit renseignement à te demander. Tu m'excuseras de t'avoir dérangée par cette chaleur.
- Penses-tu, chère amie! je devais de toute façon venir te raconter l'affaire Ramatta. (Mafiouna, p. 178).

Le dialogue:

La technique du dialogue chez Sadji mérite aussi d'être soulignée. Selon Dathorne "Sadji's use of dialogue is good."[13]

Sadji a recours au dialogue pour donner plus de vie et de variété à ses romans et aussi pour nous montrer ce que sont les rapports entre les différents personnages

---

13. Dathorne, p. 368.

Ecoutons le dialogue entre Daro et Maïmouna:

- Mais je te dis que vous n'aurez jamais nos belles qualités.

- Moi, en tout cas, mère, je veux te ressembler toujours, toujours ...

- S'il plaît à Dieu?

- Oui, s'il plaît au Bon Dieu, mère. (Maïmouna, p. 33).

Cela nous révèle l'intimité entre mère et fille.

Pour nous montrer l'ignorance et les prétentions de Nini, Sadji nous fait assister à la conversation suivante entre Nini et Martineau et Perrin:

- En somme, questionne Perrin, quels ouvrages lisez-vous? Car il y en a de bons et de mauvais...

- Je lis de tout. Mais je raffole surtout des néo-classiques et de certains ouvrages de Boileau, principalement "l'Art Poétique".

- Excellent livre de chevet, dit ironiquement Martineau qui est toujours penché sur ses papiers.

- J'aime aussi Racine et je sais réciter deux à trois cents vers de lui. Corneille me paraît au contraire bien raide avec son école de grandeur d'âme. (Nini, p. 305).

Comme on peut le voir, ceux qui, comme Brench, condamnent la technique du dialogue de Sadji, sont loin d'avoir raison.

Toujours pour donner plus de vie et davantage d'authenticité à son récit, Sadji n'hésite pas à recourir à certaines recettes de la littérature orale africaine. C'est ainsi qu'on retrouve dans Nini et dans Maïmouna nombres de proverbes et d'adages africains, de nombreux vocables et expressions empruntés au Wolof et que le chant joue un rôle non négligeable dans le déroulement de l'action.

Proverbes et adages: Pour mieux illustrer les réalités de la vie traditionnelle, pour instruire et pour faire vivre "la sagesse des ancêtres" Sadji utilise des proverbes et des adages, une technique bien connue de la littérature orale africaine. Yaye Daro, par exemple, en donnant des conseils à sa fille dit:

> La parole des vieux peut rester tard dans la forêt, mais elle n'y passe pas la nuit (Maïmouna, p. 248).

Deux pages entières de Maïmouna ne sont qu'une succession de proverbes (Maïmouna, pp. 154-155) ces proverbes qui, selon le narrateur

> expliquent ou justifient tout ce qui survient dans la destinée des pauvres mortels (Maïmouna, p. 154).

Le narrateur cite ainsi des proverbes correspondant à différents aspects de la vie africaine. Il montre également la valeur éternelle de ces proverbes.

Pour en citer quelques-uns:

> "Ce qui fait souffrir ne dure pas" (p. 154). Le nez qui a goûté la vie doit goûter la mort" (p. 155).
> "Dans toute bouche qu'il fend, Dieu met du mil" (p. 155).
> "Le ventre ne trahit pas" (p. 155).

Dans Nini, les proverbes et les adages n'existent pas. Ceci n'est pas étonnant puisqu'il s'agit dans le roman des Métisses qui font tout pour renier leur origine noire.

Vocables et expressions empruntés au wolof:

En plus de ces adages et proverbes, l'auteur émaille son texte de mots ou d'expressions empruntés au wolof, assortis cependant d'une traduction lorsque leur signification précise n'est pas évidente. C'est ainsi que les narrateurs parlent de "n'boyo", de "sotiou", de "Toubabou - Cuètch", de "bougnols", de "diougne - dioung", de "téranga, etc. Quelque fois c'est des phrases entières qui sont reproduites en wolof:

> "Anamou, Madou dit Nini.
> "Madou da fâ ndéou" répond la mère de Madou. (Nini, p. 322).

Ces expressions donnent à la narration une coloration particulière.

Chants: Un aspect très frappant et très répandu de la littérature orale africaine est le recours au chant. Le chant transmet la joie, la tristesse, la gloire des ancêtres, les coutumes, les taboos, bref toute la vie d'un peuple (Maïmouna, p. 18). Le narrateur de Maïmouna résume le rôle du chant ainsi:

> La musique se transmet et se conserve merveilleusement chez le nègre. La petite noire n'apprend pas les airs qu'elle chantera plus tard. Elle en porte la gamme en naissant. (Maïmouna, p. 18).

Le chant des jeunes filles contre Maïmouna, par exemple, a pour but de l'injurier et de la critiquer. C'est comme une sanction. Maïmouna, elle, a bien compris le sens exact de cette chanson. Elle voit en elle aussi un effet de la jalousie, de l'étroitesse d'esprit et de l'envie des jeunes filles. Puisqu'elle est sénégalaise, donc africaine, elle compose, elle aussi, une "belle réplique" (Maïmouna, p. 214) .

Dans Nini, à l'occasion de Pâques, les indigènes excités par la gaieté de la fête, organisent des tam-tams et des "sandiayes" (Nini, p. 315). Lors du mariage de Dédée, les vieilles gardiennes de la tradition chantent la généalogie de la mariée (Nini, pp. 340-341).

Ces différents aspects du langage utilisé par Sadji nous révèlent tout d'abord son talent et ensuite le fait qu'il connaît bien son milieu et ses personnages.

Ainsi qu'on vient de le voir, le roman réaliste français a joué un rôle déterminant dans le choix des techniques artistiques utilisées par Sadji. A l'instar des réalistes français, il a choisi des événements vécus ou bien connus de lui et a souligné l'effet de l'hérédité, du milieu et des circonstances sur ses personnages.

Malgré cette influence considérable du roman réaliste français sur Sadji, celui-ci a eu cependant recours à un autre emprunt à la littérature française. En de nombreuses occasions en effet, nous avons eu à nous demander si la poésie française du dix-neuvième siècle n'a pas constitué une de ses principales sources d'inspiration. L'influence de cette poésie française est notamment sensible lorsque l'on examine les différentes correspondances que Sadji établit entre la Nature et ses différents personnages.

En même temps que ces différents courants littéraires français, l'école de la Négritude a, elle aussi, influencé de façon non négligeable, les techniques d'expression de l'auteur de Nini et de Maïmouna qui n'a pas hésité, entre autres, à recourrir à des vocables et à des expressions empruntés aux langues locales et à puiser dans le répertoire des proverbes et dictons de l'Afrique traditionnelle.

Même au niveau des techniques d'expression Sadji est à cheval entre deux mondes, s'efforçant d'en représenter la synthèse.

CONCLUSION

Ce que nous avons chercher à montrer tout au long de ce travail, c'est que l'auteur de Nini et de Mafmouna est avant tout le peintre d'une société en pleine transformation; un peintre minutieux qui a pu rendre compte, avec un luxe de détails, des conditions de vie et des façons de penser des différents groupes qui composent la société sénégalaise de son époque. Il a mis en évidence ces groupes, les uns en train d'émerger et de se développer, d'autres en train de regresser. Il a mis en évidence un certain nombre de contradictions non seulement entre groupes mais aussi entre cultures. Il faut signaler cependant que Sadji n'était pas comme son compatriote Sembène Ousmane, un contestataire de la société coloniale, et encore moins un révolutionnaire marxisant. Les contradictions entre groupes qu'il réussit à mettre en lumière, il se garde bien de les approfondir et ne s'intéresse pas aux moyens de les resoudre. Les contradictions d'ordre culturel, par contre, retiennent toute son attention. Il condamne l'imitation servile de l'Occident à laquelle se livrent les Doudou Diouf et les Métisses.

Son modèle c'est Bounama, qui pourrait jusqu'à un certain point être considéré comme le porte-parole de Sadji lui-même. Les raisons qui nous amènent à procéder à ce rapprochement entre Bounama et Sadji sont de divers ordres:

Bounama est un homme qui a une solide éducation occidentale; extrêmement travailleur, il ne doit tous ses revenus qu'à des moyens honnêtes. S'il a des ambitions, elles ne vont pas au-delà de ce que ses moyens pourraient lui permettre d'avoir. C'est un mari honnête et fidèle. C'est un croyant respectueux des prescriptions de l'Islam, sa religion. Mais contrairement à ses compagnons, il est monogame. Bref, Bounama est un homme qui sait apprécier ce qu'il y a de bon dans la culture africaine et qui ordonne sa vie en conséquence. Le Sadji que nous avons pu découvrir grâce aux divers travaux biographiques qui lui ont été consacrés et en particulier celui de Laré, n'apparaît pas très différent de Bounama.

Certes, il n'était peut-être pas aussi bon musulman que Bounama semble l'avoir été. Nous savons même qu'il a pu être perçu, à une étape de son existence, comme un libre-penseur. Certes, il aurait préféré un Bounama plus courageux et capable de ne pas céder aux mêmes extravagances que les el-hadj, ses compagnons, capable en particulier de condamner, en termes clairs, l'étalage que les membres de la bourgeoisie naissante font de leur richesse et la façon grotesque dont ils font violence à la tradition afin de se donner des titres de noblesse auxquels ils n'ont aucun droit.

Malgré ces différences, nombre de ressemblances sont évidentes entre Bounama et Sadji. Comme Bounama Sadji n'a eu qu'une seule femme pendant toute sa vie alors que la majorité de leurs compatriotes croyaient aux vertus de la polygamie. Comme Bounama, il a pu, à force de travail et d'acharnement, gravir tous les échelons de sa profession.

Du fait de ces ressemblances, nous nous croyons autorisés à soutenir que les préférences de Bounama reflètent en fait celles de Sadji.

Si notre interprétation est acceptée, il est clair que le Sénégal qui a les préférences de Sadji n'est pas un Sénégal prêt à copier et même à singer le Blanc comme le souhaiteraient Doudou Diouf et ses pareils; ce n'est pas non plus celui des el-hadj affairistes et vantards; encore moins celui des Métisses. Le Sénégal de l'avenir pour Sadji comme pour Bounama c'est un Sénégal qui croit en l'efficacité et en la supériorité de la science et des techniques occidentales qu'il s'agit à tout prix de maîtriser grâce à un travail acharné, mais aussi un Sénégal qui devrait pouvoir conserver ses traditions culturelles et dont les destinées seraient entre les mains de ceux qui constituent l'écrasante majorité de ce pays - les Noirs.

C'est parce qu'elle ne pouvait pas se faire à l'idée de vivre dans un tel Sénégal dominé par la bourgeoisie noire que Nini n'avait pas sa place au Sénégal et n'avait d'autre choix que l'exil.

Et c'est parce qu'elle ne se résignait pas à accepter les valeurs chères à cette bourgeoisie noire en voie de formation que tous les malheurs du ciel et de la terre devaient s'abattre sur Maïmouna.

La bourgeoisie noire, c'était l'avenir. S'opposer à elle, c'était vouloir entraver la marche de l'histoire, c'était signer sa propre condamnation. Nini et Maïmouna n'ont pas voulu comprendre cette exigence du devenir historique. Leur échec était donc inévitable.

BIBLIOGRAPHIE

Les Ouvrages d'Abdoulaye Sadji

Romans

Nini dans Trois écrivains noirs. Paris: Présence Africaine, 1954.

Maïmouna. Paris: Présence Africaine, 1958.

Nouvelles

Tragique Hyménée in Afrique-Matin. Dakar, 16 au 31 janvier 1948.

Un Rappel de solde in Bingo, Dakar, no. 57, Octobre 1957.

Modou-Fatim, Dakar, Imprimerie DIOP, 1960.

Tounka, Paris: Présence Africaine, 1965.

Contes

La Belle histoire de Leuk-le-Lièvre, (en collaboration avec L.S. Senghor). Paris: Librairie Hachette, 1953.

Ouvrages sur les romans d'Abdoulaye Sadji.

Articles

Diouf, Madior. "La Composition en abyme dans trois romans sénégalais", Etudes Littéraires, Vol. 7, N°. 3, Décembre, 1974.

Kapolo, Kampoyi. "Les Procédés d'une lecture sociale dans Maïmouna d'Abdoulaye Sadji", Présence Francophone, No. 24, 1982.

"In Memoriam", Présence Africaine, Vol. II, No. 39, English Edition, 1961-62.

Mémoires non-publiés

Diop, Bassirou. "La Quête du bonheur dans l'oeuvre d'Abdoulaye Sadji." Unpublished M.A. dissertation. Université de Dakar, 1973-74.

Laré, Liliane. "La Femme dans l'oeuvre d'Abdoulaye Sadji." Unpublished M.A. dissertation. Université de Dakar, 1970-71.

Smyley, Karen-Marie. "The African Woman, Interpretations of Senegalese Novelists Abdoulaye Sadji and Ousmane Sembène." Unpublished Ph.D. dissertation. City University of New York, 1977.

Ouvrages de critique littéraire africaine

Achiriga, Jingiri. La Révolte des romanciers noirs. Ottawa: Eds. Naaman, 1973.

Anozie, Sunday. Sociologie du roman africain Paris: Aubier-Montaigne, 1970.

Blair, Dorothy. African Literature in French: Cambridge: Cambridge University Press, 1976.

Brench, A.C. Writing in French from Senegal to Cameroon. Oxford: Oxford University Press, 1967.

— The Novelists' Inheritance in French Africa: Writers from Senegal to Cameroon. Oxford: Oxford University Press, 1967.

Chévrier, Jacques. Littérature nègre. Paris: Armand Colin, 1974.

Dathorne, O.R. The Black Mind: A History of African Literature. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1974.

Eliet, Edouard. Panorama de la littérature négro-africaine (1921-1962). Paris: Présence Africaine, 1965.

Fouet, Francis. Le Thème de l'amour chez les romanciers négro-africains d'expression française. Actes du colloque sur la littérature africaine d'expression française, Dakar, 1963. Publication de la Faculté des Lettres, Dakar, 1965.

Justin, Andrée. Anthologie africaine des écrivains noirs d'expression française. Paris: Librairie Hachette, 1962.

Mouralis, Bernard. Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française. Annales de l'Université d'Abidjan, Série D, Lettres, Tome 2, 1969.

Nantet, Jacques. Panorama de la littérature noire d'expression française. Paris: Fayard, 1972.

Schipper-de Leeuw, Mineke. Le Blanc vu d'Afrique. Yaoundé: Editions Clé, 1973.

Wauthier, Claude. L'Afrique des africains: Inventaire de la négritude. Paris: Ed. du Seuil, 1964.

Articles

Chenain-Degrange, Arlette. "L'Image de la femme noire dans la littérature negro-africaine d'expression française (roman et poésie)", Présence Francophone, No. 10, 1975.

Condé, Maryse. "La Littérature féminine de la Guadeloupe: recherche d'identité", Présence Africaine: No. 99-100, 3e et 4e Trimestres, 1976.

Ouvrages socio-historiques, et politiques

Brigaud, Félix. Histoire du Sénégal. Dakar: Editions Clair Afrique, 1964.

Buxton, Charles Roden. The Race Problem in Africa. London: Hogarth Press, 1931.

Coquery-Vidrovitch, C. et M. H. L'Afrique noire de 1800 à nos jours. Paris: Presses Universitaires de France, 1974.

Crowder, Michael. Senegal: A Study of French Assimilation Policy. London: Methuen Co. Ltd., 1967.

Diop, Majhemout. Histoire des classes sociales dans l'Afrique de l'Ouest. 2. Le Sénégal. Paris: François Maspero, 1972.

Fanon, Frantz. Peau noire, masques blancs. Paris: Ed. du Seuil, 1952.

Goldschmidt, Walter. Exploring the Ways of Mankind, U.S.A. Holt, Rinehart Winston, 1960.

Hargreaves, J.D. France and West Africa: An Anthology of Historical Documents. London: Macmillan Co. Ltd., 1969.

Kuoh-Moukoury, T. Les Couples dominos: Noirs et Blancs face à l'amour. Paris Julliard, 1973.

Mannhein, Karl. Systematic Sociology: An Introduction to the Study of Society. London: Routledge and Kegan Paul, 1967.

Mannoni, O. Psychologie de la colonisation. Paris: Ed. du Seuil, 1950.

Memmi, Albert. Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre. Utrecht Jean-Jacques Pauvert, 1966.

Mercier, P. Les Tâches de la Sociologie. Dakar: I.F.A.N., 1951.

Newcomb, T.M. Turner R.H., Converse P.E. Social Psychology: A Study of Human Interaction. London. Routledge & Kegan Paul Ltd., 1966.

O'Brien, D.B.C. The Mourides of Senegal: The Political and Economic Organization of an Islamic Brotherhood. Oxford: Clarendon Press, 1971.

O'Brien, R.C. White Society in Black Africa: The French of Senegal. London: Faber & Faber Ltd., 1972.

Park, R.C. Race and Culture. Illinois: The Free Press, 1950.

Thomas, L.V. Le Socialisme et l'Afrique Tome 1. Essai sur le Socialisme africain. Paris: Le Livre Africain, 1966.

Unesco. Two Studies on Ethnic Groups Relations in Africa: Senegal, the United Republic of Tanzania. Paris: Unesco, 1974.